

Les Lettres Normandes

Revue Trimestrielle de la Société des Écrivains Normands



N° 145
1^{er} trimestre 2025

Concours de mini-nouvelles :
Le lauréat
Thierry LEPESTEUR
avec ELISA

MÉMOIRES
DE LA POÉTESSE MANCHOISE
MARIE RAVENEL

n° 145 - 7 € - 1^{er} trimestre 2025

Les Lettres Normandes

Rédactrice en chef
Bernadette Laval-Fisera

102^e année



0753-9010

L'INCENDIE DE LA FLÈCHE
DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN

Marie-Thérèse
BITAINE DE LA FUENTE



LES LETTRES NORMANDES
Revue Trimestrielle de
la Société des Écrivains Normands
n° 145 - Sommaire

- P. 2 : Le mot de la Présidente
P. 3 : Vie de la S.E.N. :
AG 2024 - Remise des prix
Salon roman policier
CR salon Quettehou
Événements 2025
Livre commun
P. 4 : Mini-nouvelle - *Elisa* par
Thierry Lepesteur
P. 5 : *L'incendie de la flèche
de la cathédrale de Rouen*
Marie-Thérèse Bitaine de
la Fuente
P. 6 : Mémoires de la poétesse
manchoise Marie Ravenel,
présenté par Vladimir Claude
Fišera
P. 7 : *Les Fiancés d'Alessandro
Manzoni* par Julien Saporì
P. 10 : Anthologie poétique
P. 12 : Poésie ukrainienne dans la
guerre, présenté par Vladimir
Claude Fišera
P. 13 : *Rêveries d'une promeneuse
solitaire* par DanyDeb
P. 14 : Nouvelle, *Le père Noël égaré*
par Eric Navet
P. 16 : *Marie-Laure, le romantisme
provincial* (2) par Nicolas Saeys
P. 18 : Parole aux écrivains normands
par Jocelyne Corbel
P. 20 : Nouvelle, *En prenant son thé*
de Raymond-John Pilkington,
traduit par Vladimir Claude
Fišera
P. 22 : Nous avons lu, vu, retenu.
par Bernadette Laval-Fišera
Jocelyne Corbel, Nathalie
Jaussaud-Obitz
P. 24 : Thérèse de Lisieux de Pierre
Mabille, présenté par Vladimir
Claude Fišera
3^e salon du livre de la SEN

Rédactrice en chef de la publication :
B. Laval-Fišera
Rédactrice-adjointe :
N. Jaussaud-Obitz

societedesecrivainsnormands@gmail.com
Site : lasen.fr

Abonnement 2025
20 € (4 numéros)
40 € (adhésion & abonnement)
55 € (adhésion couple & abonnement)

Maquette & mise en pages :
Les Petits Écarts
SIRET 390843811 00048
Impression : fm.repro
SIRET 451446231 00016

Le mot de la présidente

Mesdames et messieurs les éluEs, et la culture, alors ?

En ce début d'année, enthousiasmées par de nouveaux projets, de nouveaux horizons, les associations fixent leur programme. Pour ce faire, ils et elles entreprennent de contacter les amiEs, de chercher de nouveaux et de nouvelles alliésEs, et d'écrire aux municipalités.

Les amiEs, ce n'est pas difficile, nos sociétaires en ont, nous en avons ; ils et elles seront contentEs de nous rencontrer.

Les nouveaux contacts associatifs, voire commerciaux, dont on pourrait penser que... Hélas, eux, c'est le magasin de porcelaine, nous, l'éléphant. Il y a déjà un projet, où nous n'étions pas, et il nous faut être patientEs : on nous convoque, on tergiverse, on verra en réunion... Nos chances ont diminué. Pourtant nous avons aussi quelques objets précieux estampillés locaux, célèbres, novateurs qui s'intégreraient bien dans la vitrine ! Et nous savons nous tenir droits sur notre tabouret. Si cela vous est utile, nous reculerons dans nos exigences, de pachyderme nous nous ferons souris, mais pas fourmis, tout de même ! Toujours pas ? Dommage.

Arrive le tour des municipalités. Il y a nos favorites, vous savez bien lesquelles, vous les trouverez dans nos compte-rendus. C'est là qu'on nous salue, qu'on nous sourit, qu'on s'enquiert de notre succès et qu'on nous invite à revenir.

Et il y a celles dont vous n'entendrez pas parler, d'ailleurs, cela vaut mieux. Celles qui ne répondent pas, ni aux courriers, ni aux courriels, et auprès de qui, au téléphone, on entend que l'adjointE chargéE de la culture est justement absentE aujourd'hui, celles qui n'ont - je vous assure que cela existe - personne à cette mission. Musique, beaux-arts, histoire, littérature, ça existe déjà à la télé où c'est gratuit, alors à quoi bon ? J'imagine un dialogue :

— D'abord c'est qui, ces gens-là ?

— Eh bien, je vais vous le dire :

Compagnes et compagnons des jours lugubres et des soirées solitaires, des journées ensoleillées, des malades, guides de voyages dans le passé, l'avenir, l'espace, confidentEs de vos secrets et reflets de vos convictions. Ces dociles et discrètes présences à vos côtés, sans nous vanter, c'est nous !

— Et vous voulez quoi ?

— Ah ? Vous pensez que nous sommes des voleurs, des fauteurs de trouble, des propagandistes ? Nous venons de pas loin, vous pourrez toujours nous retrouver au besoin. Nous ne voterons pas pour vous, puisque nous sommes d'un autre hameau, d'un autre village, d'un autre département... Mais donnez-nous une chance : une chaise, une table, une salle éclairée et chauffée en hiver, un seul jour par an, deux pour voir, et vous verrez que nous sommes fréquentables, que nous nous lierons d'amitié avec vos habitantEs, enfants, enseignantEs, restaurateurs, et pourquoi pas vos conseillers municipaux ? Oh ! Vous avez raccroché...

Bernadette Laval-Fišera
Présidente de la SEN

Vie de la Société des Écrivains Normands...

Assemblée Générale 26 Novembre 2024



Soutenus par l'association du cinéma de Villedieu, nous avons organisé notre Assemblée Générale à Villedieu-les-Poëles. **Yves-Marie Hello**, secrétaire sortant, a été remplacé dans ses fonctions par Bernard Guillois. La SEN remercie Yves-Marie et son épouse Monique pour leur travail administratif, gestionnaire, technique, logistique, démocratique, pédagogique et littéraire (pour ne citer

que cela) au sein de notre société.

Compte-rendu disponible pour les sociétaires sur demande auprès de la Présidente.

Remise des prix

Le Prix Maurois de la Société des Écrivains Normands a été décerné à deux auteurs régionaux confirmés et appréciés, qui font partager dans leurs ouvrages leur savoir sur des contrées lointaines et l'histoire : **Gérard Poteau** a reçu le prix pour *Les Ombres de Miramar*. Une mention spéciale du jury est allée à **Isabelle Bois-Cras** pour *Une Vie Noire et Blanche*. (voir notre rubrique Nous avons lu).

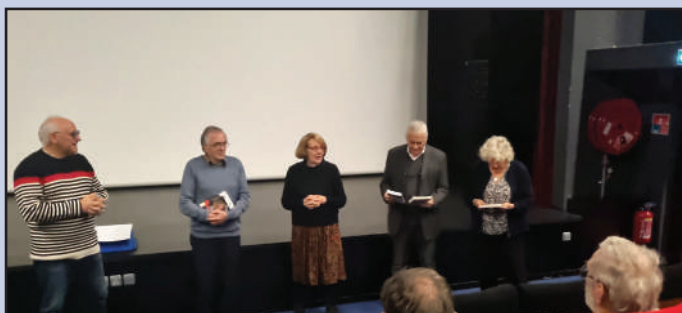
Salon du roman policier et journée Maigret

Les auteurs et autrices ont pu présenter leurs romans policiers en parallèle avec la projection de 3 films mettant en scène le célèbre commissaire.

Les prix de la mini-nouvelle policière ont été remis par la Présidente et les Éditions In-Octavo représentées par Denis Obitz à des auteurs ravis : **Thierry Lepesteur, Luc Guillemard et Renée Lesieur**.

La journée Maigret s'est enrichie de la conférence de **Julien Saponi** sur le personnage authentique qui a inspiré Georges Simenon.

Force nous est de constater l'absence de représentantEs de la municipalité lors de ces événements, que nous avons pourtant annoncés par courriers, affichage et distribution de tracts. Les éluEs attirant la presse, nous aurions pu espérer un écho dans les journaux, ce qui n'a pas été le cas. Nous le regrettons pour nos participantEs.



Salon de Quettehou 7 et 8 décembre 2024

Les auteurs et autrices de la SEN ont dédicacé leurs livres à Quettehou, salon qui s'est tenu à l'initiative des Auteurs en Cotentin, preuve que les meilleurs amis des écrivains sont les écrivains !

Événements en 2025

Prix

Nous poursuivons nos encouragements à la littérature régionale :

Poésie : Prix Louis Bouilhet, Prix Corneille,

Roman : Grand Prix Flaubert des Écrivains Normands,

Nouvelle : Prix Bagnoles de l'Orne.

Règlements sur le site www.lasen.fr ou sur demande à la Présidente,

1 rue des Loutres, 50480 Turqueville.

Salons

Les salons sont en préparation. D'ores et déjà retenir :

12 avril, Livres sur les animaux, salon SEN à Valognes - (programme complet à venir).

27 avril Saint Nicolas d'Aliermont (76)

11 mai salon SEN Barneville-Carteret

21 juin, Festival du Livre de Coutances

été 2025 Pourville sur mer (76)

12 octobre Arelaure en Seine (76)

30 novembre Tourouvre dans le Perche (61) + Assemblée Générale

(Renseignements actualisés auprès de la Présidente).

Ouvrage commun

Il est envisagé un ouvrage commun invitant chacune et chacun à une participation littéraire selon sa veine propre (récits, fiction, poésie, essais). Le thème retenu serait **Normandie-Nouveau Monde**.

Lauréat du Prix de la mini-nouvelle Thierry LEPESTEUR pour : Elisa



La nuit tombait sur le port effaçant les couleurs d'une journée maussade, le crachin hivernal persistant avait, à cette heure, transformé en ombres fantomatiques un décor industriel banal.

L'ombre qui se déplaçait rapidement le long du quai était celle d'un humain encapuchonné serrant son vêtement de pluie dans l'espoir de se protéger encore plus, le bruit de ses pas et cette façon caractéristique de se déplacer rapidement avec des hauts talons trahissaient une femme.

Au bout du quai qui s'arrêtait là où commençait la grande rade était amarré un vieux transbordeur vomissant sa rouille, témoin d'un passé transatlantique promis à la ferraille. Une chaîne cadennassée en travers de la coupée en interdisait l'entrée.

La femme n'en tint pas compte et, relevant son ciré, l'enjamba sans grande difficulté, une fois à bord elle sembla chercher quelque chose du regard, enfin elle se dirigea vers une porte étanche et frappa trois fois trois coups brefs.

Au bout de quelques minutes, la porte métallique s'ouvrit en grinçant. Un vieil homme apparut, méfiant, il jeta un coup d'œil à droite puis à gauche et fit entrer la femme en la pressant.

— Fissa, il t'attend, donne ton ciré !

La lumière blafarde de la coursive révéla une fille jeune maquillée à outrance, très peu vêtue, une prostituée sûrement.

— Dernière porte à droite, tu rentres !

Elle s'exécuta, pénétra dans la cabine également très sombre, deux hommes verre à la main étaient attablés autour d'une bouteille de whisky, dans le fond de la pièce on devinait deux lits superposés.

— Dessape toi, salope, dit l'un d'eux

La fille passa ses deux mains derrière le dos, comme pour déboutonner sa minijupe mais, surprise, dans sa main droite un pistolet et dans la gauche un portable.

— Mains en l'air ! toi le portier, va rouvrir la porte ou je te plombe, vite !

Soudain, le quai s'illumina de lumières clignotantes bleues, trois hommes se précipitèrent dans la cabine.

— Ça va Elisa ? bien joué, jolie peinturlurée comme ça !

— Pauvre cloche !

L'INCENDIE DE LA FLÈCHE DE LA CATHÉDRALE DE ROUEN

Marie-Thérèse BITAINE DE LA FUENTE

Parfois les informations vous frappent de stupeur : hier, j'apprends qu'après celle de Notre-Dame de Paris, c'est la flèche de celle de Rouen qui est touchée par le feu ! Nos cathédrales sont fragiles et, plus encore, leurs flèches ! Heureusement l'on n'a pas eu, comme à Paris, le spectacle navrant de son lent et définitif effondrement ! Depuis un certain temps en travaux de restauration, elle était d'ailleurs comme emmaillotée partiellement d'une sorte de tuyau blanc qui gâchait un peu la vue mais qui permettait aux ouvriers de travailler discrètement et plus protégés. Ce serait à ce niveau que serait parti le feu, heureusement assez vite maîtrisé par une vaste équipe de pompiers !

Toujours est-il que cet accident m'a remué profondément car, même si je ne suis pas sur place, en tant que Normande attachée à sa petite patrie, la cathédrale de Rouen reste mon nœud spirituel et esthétique de référence, j'ai envie de dire, mon centre du monde ! Et plus encore, sa flèche ! Lorsque nous laissions le Pays de Bray pour aller en vacances à Rouen chez nos grands-parents, du car qui descendait lentement la côte de Neufchâtel, nous la voyions souvent émerger du brouillard. Puis la cathédrale apparaissait dans toute sa splendeur. Mais je dois dire que c'était surtout la flèche qui me fascinait. Elle me paraissait alors le comble de l'élégance gothique avec sa transparence et sa légèreté dentelée. Mon cœur se serrait devant tant de beauté. Je sus bien plus tard qu'elle n'était pas de l'époque gothique mais du XI^e siècle, que sa construction avait suscité une grande polémique et que Flaubert ne l'aimait pas ! Je lui en ai toujours voulu un peu pour cela, d'ailleurs.

Et puisque j'en suis à Flaubert, la cathédrale de Rouen, c'est aussi un lieu romanesque par excellence : le lieu du premier rendez-vous galant d'Emma Bovary et de Léon ! J'adore cet épisode où le grand auteur fait preuve d'une habileté extrême pour concilier son style propre et sa conception de l'écriture du roman avec l'évocation d'un des lieux les plus chers à son cœur, car, pour lui aussi, il s'agit du centre de son monde ! Mais il ne veut pas être Balzac et nous asséner des descriptions interminables et pourtant, elle est bien là, dans de nombreuses pages du roman, notre belle cathédrale de Rouen ! Alors comment Flaubert réussit-il ce tour de force ?

Léon arrive le premier et entre. Il refuse sèchement le suisse qui le prend pour un touriste et lui propose de lui faire visiter la cathédrale. Il attend. Vite exaspéré par le retard d'Emma, il regarde assez machinalement la nef et, comme il attend toujours, elle devient le théâtre mental d'un décor de mise en scène amoureuse qu'il rêve de vivre avec : « l'église comme un boudoir gigantesque, se disposait autour d'elle, les voûtes s'inclinaient pour recueillir dans l'ombre la confession de son amour ; les vitraux resplendissaient pour...(...) et les encensoirs allaient brûler pour qu'elle apparût... »

Enfin elle arrive, nerveuse, agitée, fait une entrée mélodramatique « comme une marquise andalouse » sur le point de succomber... Alors le suisse s'approche du couple et réitère son offre de visite : « Madame, sans doute, n'est pas d'ici ? Madame désire voir les curiosités de l'église ? – Eh non ! s'écria le clerc. – Pourquoi pas ? reprit-elle », et la visite commence, au grand dam de Léon.

C'est par le truchement du suisse, que Flaubert arrive à compléter sa description détaillée de la cathédrale de Rouen. L'homme les guide sans que nous échappe le sourire critique du narrateur pour qui le suisse est un autre Homais qui déploie son savoir, en plus, à un moment où les amoureux pensent tout-à-fait à autre chose ! Ainsi, non seulement apparaissent les curiosités architecturales de l'édifice comme le tracé de la circonférence de la première cloche sur le sol de l'entrée mais aussi des tableaux, des sculptures et des tombeaux de personnages historiques du lieu ou de la région comme les cardinaux d'Amboise, Richard-Cœur-de Lion, Louis de Brézé à cheval, Diane de Poitiers...

Il ne s'agit pas comme pour Balzac de planter un décor mais d'imposer vraiment la présence de la cathédrale, de transmettre au lecteur sa richesse, sa beauté, son immensité, bref pour le Rouennais qu'il est, toute son admiration. Et il y a plus ; au moment où Léon s'impatiente et que les jeunes gens risquent de lui échapper, le suisse les rappelle en criant :

« - Eh ! Monsieur. La flèche ! La flèche ! » (...) « quatre cent quarante pieds, (...) Elle est toute en fonte... ».

Bien sûr Léon refuse et, n'en pouvant plus de cette visite qu'Emma lui a imposée, il commence même déjà à douter de son amour qu'il voit comme déjà « s'évaporer (...) par cette espèce de tuyau tronqué de cage oblongue, de cheminée à jour, qui se hasarde si grotesquement sur la cathédrale, comme la tentative extravagant de quelque chaudronnier fantaisiste ».

Flaubert manifeste de cette façon sa propre colère contre cette construction néogothique à peine terminée qui lui paraît un ajout monstrueux ! Oui, il aurait aimé la voir brûler, lui, cette flèche qui, à moi, me paraissait si belle ! Et c'est Flaubert, le passionné, qui prend parti dans les affaires de son temps à travers d'un personnage de roman !

Non seulement la description de la cathédrale de Rouen est riche et détaillée et le lecteur en a forcément une image grandiose mais elle s'est comme subrepticement imposée à lui sans qu'il en veuille au narrateur pour ses longueurs grâce au rôle du suisse et, en plus, elle est psychologiquement justifiée par le trouble des futurs amants et les tergiversations d'Emma. Du grand art !

Quant à la flèche : laissons aux Normands le droit de l'aimer ou pas !

Mémoires de la poétesse manchoise

Marie Ravenel

Marie Ravenel (1811-1893) poétesse, paysanne et meunière de son état, a édité en 1890 ses *Œuvres Complètes* (Cherbourg, éd. Le Maout, 256 p.) plusieurs fois republiées depuis. En 1852, elle avait fait paraître un premier recueil, réédité deux fois de son vivant. Les *Œuvres Complètes* incluent à la fin de très courtes « Mémoires » écrites à 25 ans et complétées à 40 ans. Son moulin de naissance portant son nom à Réthoville dans le Val de Saire est un des lieux les plus visités de la Manche alors que ses œuvres écrites dans une langue déjà passiste de son vivant ne sont plus lues. Leur académisme et leurs accents doucereux et bigots en font plutôt un témoignage sur l'écriture « officielle » de son époque.



Il reste que ses courtes mémoires en prose sont fort révélatrices en matière de travail de l'écrivain et de ses affres dus à sa condition modeste alors que sa langue d'écriture, sa deuxième langue venant après le normand oral, est celle des classes élevées. Or dans *Wikimanche*, source par ailleurs bien utile, on se fie à tort aux articles de la presse locale du temps qui reprennent en les « arrangeant » des extraits de ces mémoires achevées selon elle en 1851 et citées l'année suivante dans la presse de Valognes. *Wikimanche* ne se demande pas comment la presse locale a pu prendre connaissance alors de ces inédits. En fait, ceci montre que comme pour tous ces poèmes qui restent inédits jusqu'en 1890, elle a fait circuler autour d'elle ces mémoires incluses bien plus tard, à la veille de sa mort, dans ses *Œuvres Complètes*. *Wikimanche* ne les cite pas en détail (et les date à tort en 1898 alors qu'elles paraissent du vivant de l'auteur en 1890) et ne les compare pas à ces références secondaires de la presse.

Or, ces articles minimisent la place, centrale alors au village et native pour Marie Ravenel, de la langue normande. Le *Journal de l'Arrondissement de Valognes* du 19 mars 1852 écrit entre guillemets, prétendant citer Marie, que sa première institutrice « n'était pas forte sur le français » mais dans les mémoires elle écrit, page 226 qu'elle « ne savait pas un mot de français ». Ceci montre la centralité alors du normand au village, ce qui n'empêcha pas cette institutrice de lui apprendre l'« écriture » et l'« arithmétique » en normand. Il en va de même pour l'enseignement religieux : le vicaire local « parlait très bien le patois du village » (page 230). Autre problème, Marie écrit qu'elle se maria « avant dix-huit ans » or les archives départementales, citées par *Wikimanche*, lui donnent dix-huit ans et demi.

Son message écrit en langue savante, le français écrit, en tout cas n'oublie jamais sa condition modeste et ses convictions religieuses traditionnalistes déjà minoritaires dans la bonne société de la Troisième République. Pour autant, elle n'en est pas moins bien intégrée dans les sociétés savantes de Caen, Cherbourg et Avranches (la Société d'Archéologie mais aussi de « Belles-Lettres » d'Avranches, ce qu'oublie *Wikimanche*) avec lesquelles, comme avec tous ses autres correspondants, elle échange et dialogue en vers. Sa thématique est toujours sentimentale, faite d'amour pour la nature de son Val de Saire (et au-delà, de la Manche tout entière et du Bessin maritime), pour la vie religieuse et pour sa famille, parents, enfants, petits-enfants et quelques amies, l'époux n'étant cité qu'une fois avec les compliments de rigueur mais sans aucune effusion. C'est qu'elle courba « la tête sous le joug de l'hymen » (p.242). Adolescente, elle aime un « inconnu jeune et beau » mais il « fit place », là aussi, « au sévère hymen » (p.73). Elle épousa un homme – lui, connu d'elle –, un des domestiques, illettré, de son père. Le « Devoir » (sic) lui « imposa sans partage les saints Amours (sic) du foyer » (ibid. p.74).

Vi.C.Fišera

EXTRAITS DES MÉMOIRES :

« À l'âge de trois ans, j'entassais dans un coin tout ce que je trouvais de livres, et c'était ma propriété. Alors ma mère commença à m'enseigner l'alphabet ; et, deux ans après, je lisais parfaitement bien dans tous les livres alors en usage dans les écoles des campagnes ; mes parents n'en savaient pas davantage (...) Son premier emploi, à douze ans environ : « j'étais institutrice d'un certain nombre de jeunes filles qui, employées à un établissement voisin, venaient à l'école à l'heure où les ouvriers sortent » (...) Chaque année, j'étais occupée dans les champs, tant que durait le sarclage et la récolte du lin, du fourrage, des céréales etc ; c'était pour moi un temps de féerie (...) pour jouir de la beauté du soir » (...) Les dimanches, quoique mon monde fût absent, je n'étais plus seule ; j'avais mes enfants (...) au milieu d'une nature que j'ai toujours idolâtrée, et entourée de mes trois enfants, deux fils et une fille, à l'aurore de leurs jours, mon imagination s'exaltait ; mon âme se remplissait de sentiments sublimes et religieux, et je revenais au hameau bien contente et eux bien fatigués.

(...) À vingt-deux ans, je commençai à m'occuper sérieusement de poésie ; j'avais tant de sujets d'inspiration ! (...)

Mon vallon est une salle d'études richement meublée de modèles et d'instruments de toutes sortes. (...) Tous ces biens que rien ne peut remplacer, fixent mon ambition.

Il y a deux cents ans : *LES FIANCÉS* d'Alessandro MANZONI

Julien SAPORI

Considérations sur le plus célèbre roman de la littérature italienne qui n'a jamais connu de succès en France

Il y a exactement deux siècles, en 1825, sortait le premier tome du roman historique d'Alessandro Manzoni *I Promessi Sposi* (*Les Fiancés* dans la traduction française). C'est, aujourd'hui encore, sans contestation possible, le roman le plus lu et le mieux connu de la littérature italienne... en Italie !

Mais pas à l'étranger et, notamment, en France. En tout cas, notre excellent Barbey d'Aurevilly, pourtant très catholique (comme Manzoni), l'a superbement ignoré¹.

L'histoire d'une amourette contrariée... ?

Le récit se déroule en Lombardie, entre 1628 et 1630, région à l'époque sous la domination espagnole. C'est un « gros pavé » en plusieurs tomes, publié d'abord entre 1825 et 1827, puis fortement remanié et bénéficiant d'une nouvelle édition, la définitive, échelonnée entre 1840 et 1842. Il relate les vicissitudes de deux jeunes gens du peuple, simples, honnêtes, pauvres et analphabètes, Renzo et Lucia, qui veulent se marier. Ils en sont empêchés par un arrogant petit seigneur local, don Rodrigo, qui a promis à ses amis de beuverie de « se faire » la belle Lucia et, sous la menace, force le curé du village, don Abbondio, à ne pas célébrer le mariage pourtant déjà programmé. D'autres tribulations fort compliquées suivent, jusqu'à l'heureuse issue finale².

Ainsi racontée, l'histoire peut paraître très à « l'eau de rose », mais en réalité le récit n'est qu'une excuse pour dresser un tableau foisonnant et majestueux de la vie et des mœurs de l'époque. Pour ce faire, Manzoni s'était sérieusement documenté, notamment sur le fonctionnement d'une Justice archaïque, sur les agissements criminels et impunis des « braves » (les hommes de main des seigneurs de l'époque), ainsi que sur les émeutes de la faim et la Grande Peste qui avaient sévi à Milan de 1629 à 1631. Dans une lettre (en français) adressée à son ami Claude Fauriel, Manzoni décrivait ainsi l'époque : « le gouvernement le plus arbitraire combiné avec l'anarchie féodale et l'anarchie populaire ; une législation étonnante par ce qu'elle prescrit et par ce qu'elle fait deviner ou qu'elle raconte ; une ignorance profonde, féroce et prétentieuse ; (...) enfin, une peste qui a donné de l'exercice à la scélératesse la plus consommée et la plus honteuse, aux préjugés les plus absurdes, aux vertus les plus touchantes »³.

Il s'agit donc d'un véritable « roman historique », se situant dans le sillon de ceux de Walter Scott, dont le célèbre *Ivanhoé*, datant de 1819, avait lancé cette nouvelle vague littéraire qui, très rapidement, avait conquis toute l'Europe et dont les premières manifestations en France s'étaient exprimées par Alfred de Vigny avec *Cinq mars* (1826), Balzac avec *Le dernier chouan* (1829) et surtout Victor Hugo avec *Notre Dame de Paris* (1831)⁴. Mais, contrairement à Walter Scott, Manzoni refuse de sacrifier au romanesque et à l'anachronisme historique, et bâtit un récit historiquement documenté, dans lequel les personnages agissent et réfléchissent tels que l'auraient fait de véritables hommes et femmes lombardes du XVII^e siècle.

L'objectif de Manzoni n'est pas de « distraire », mais de « proposer l'utile pour but, le vrai pour sujet et l'intéressant pour moyen », manière de parvenir à atteindre « la masse des lecteurs »⁵ qui, à l'époque, en Italie, était analphabète. Son roman est donc un livre « engagé », une véritable entreprise très ambitieuse de moralisation de la société, inspiré des valeurs chrétiennes, progressistes et rationalistes.

Qui était Alessandro Manzoni ?

Né en 1785 à Milan, à l'époque sous la domination autrichienne, et mort en 1873 dans la même ville (dé-sormais italienne), Manzoni était issu d'une famille illustre et aisée, son grand-père maternel étant le célèbre juriste Cesare Beccaria, auteur de l'essai *Dei delitti e delle pene* (1764) qui, aujourd'hui encore, est considéré comme « la » référence par tous les opposants à la torture et à la peine capitale. Bien que se référant toute sa vie à la rationalité des « Lumières », Manzoni était profondément catholique et, plus particulièrement, marqué par le pessimisme janséniste et donc tourmenté par la problématique de la grâce divine. Encore jeune, il s'était fait une réputation européenne comme

1 : Cf. Julien Saporì, *Barbey d'Aurevilly et l'Italie – une absence pleine de sens*, Avon-les-Roches, Lamarque, 2023.

2 : Je conseille vivement aux personnes désireuses de découvrir ce grand roman, d'écouter en ligne une remarquable émission de France-Culture du 21 avril 2023, *Les Fiancés d'Alessandro Manzoni : premier roman dans le cœur des Italiens ?*, par Aurélie Genrat-Claudiel, Maître de conférence en langue et littérature italiennes à Nantes Université ; durée : 58 minutes.

3 : Lettre d'Alessandro Manzoni à Claude Fauriel, 29 mai 1822.

4 : Barbey d'Aurevilly aussi reconnaissait sa dette envers l'écrivain écossais.

5 : Lettre d'Alessandro Manzoni à Cesare Taparelli d'Azeglio, 22 septembre 1823.

poète et tragédien, et c'est seulement à l'âge mûr qu'il s'était mis au roman. Il n'en écrira qu'un seul, *I Promessi sposi*, sur lequel il travailla pendant deux décennies, le modifiant sans cesse.

« *Manzoni est le plus Français des grands écrivains italiens du XIX^e siècle, et même le plus Parisien* » a écrit Giovanni Macchia⁶. Marié en 1808 à Paris avec l'helvétique (francophone) Henriette Blondel, il avait vécu des années dans cette ville, dans un appartement place Vendôme, fréquentant plus particulièrement Augustin Thierry et Victor Cousin, mais c'est tout au long de sa vie qu'il garda un contact étroit avec le monde littéraire d'outre-Alpes. C'est surtout sa longue amitié avec Claude Fauriel (1772-1844) qui l'a marqué : cet ancien Oratorien et secrétaire de Joseph Fouché, homme de lettres, historien et polyglotte de premier plan, resta constamment en contact avec Manzoni, les deux hommes échangeant une intense correspondance qui nous est parvenue. En 1824, Thierry écrivait à Fauriel : « *je désire singulièrement voir son nouvel ouvrage [I Promessi Sposi] pour me décider sur la question du roman historique et peut-être essayer moi-même quelque composition de ce genre. Je ne sais pas pourquoi je m'imagine que notre ami [Manzoni] pourrait bien fonder en France une nouvelle école de romanciers et donner du courage à ceux qui n'osent pas encore traiter ce genre de peur de copier Walter Scott* »⁷. Oui, Manzoni, qui maîtrisait le français mieux que l'italien, aurait pu devenir, qui sait, un écrivain parisien !

La question de la langue

En effet, ce qui est absolument surprenant (pour ne pas dire incompréhensible), pour un écrivain français se situant au XIX^e siècle dans une longue tradition littéraire, c'est que Manzoni, dans son cadre familial, ne s'exprimait pas en italien, mais en français (la langue docte « universelle » du siècle des Lumières) et en dialecte lombard lorsqu'il s'agissait d'échanger avec le petit peuple milanais. À l'époque, ce qu'on appelait la « langue italienne », c'était le toscan de Florence, parlé comme langue maternelle au moment de la création de l'Italie en 1861, par seulement 2,5% de la population du nouvel État. La grande partie des Italiens s'exprimait dans son dialecte, parfois incompréhensible pour les locuteurs d'autres régions. Certes, la petite élite qui avait fréquenté les universités maîtrisait « l'italien » (les guillemets s'imposent...), incarné par les « Trois Couronnes », Dante, Pétrarque et Boccace qui, négligeant le latin, avaient écrit dans le magnifique toscan du XIV^e siècle ; mais, figée et farcie d'expressions archaïques et rhétoriques, cette langue ne correspondait plus au toscan couramment parlé au XVIII^e et XIX^e siècles à Florence et dans ses alentours.

Deux écoles s'opposaient : celle qui préconisait la « création » d'une nouvelle langue italienne, qui serait une sorte de synthèse des divers dialectes (une « *koiné* » – c'est-à-dire une langue véhiculaire pour des personnes parlant des langues maternelles différentes) et celle qui proposait le recours à un parler déjà existant et entouré de prestige : le florentin. C'est cette dernière qui s'imposa, grâce à Dante et, un demi-millénaire après, à Manzoni. Mais pas sans peine, le romancier faisant part de ses hésitations sur le choix de la langue à son ami Fauriel : « *À ce pauvre écrivain [il parle de lui-même à la troisième personne] il manque ce sentiment (...) de communion avec son lecteur, cette certitude de manier un instrument connu de la même manière par l'un et par l'autre. (...) Selon certains [la langue italienne est] ce qui est approuvé (...) ; selon d'autres, ce qu'on comprend dans toute l'Italie, c'est-à-dire [uniquement] dans les classes sociales doctes ; mais la plupart [des Italiens] n'applique à cette parole aucune idée déterminée. Moi-même, je vous exprime de manière approximative et très incomplète un sentiment réel et douloureux* »⁸.

En 1827, une fois la première version de son roman publiée, Manzoni, soucieux de l'améliorer, effectua donc un séjour à Florence afin, comme il l'expliqua, de « *risciacquare i panni in Arno* » (« *rincer les habits dans l'Arno* » – le fleuve qui traverse la ville), consultant les dictionnaires, demandant conseil aux amis lettrés qu'il avait sur place, et même en écoutant attentivement les conversations du petit peuple dans la rue. Par la suite, il reprit entièrement son manuscrit, optant décidément pour le florentin, ce qui donna lieu à la 2^e édition, la définitive, publiée en 1840/1842. Le succès fut immense, dépassant tous les espoirs et ne se démentissant jamais jusqu'à nos jours. C'est ainsi que, depuis des générations, tous les lycéens italiens étudient systématiquement *I Promessi Sposi*, dont des phrases ont intégré le langage courant et, certains personnages, sont devenus des caractères sociaux emblématiques. Le livre a inspiré aussi bien des films que des feuilletons télévisés, et même deux bandes dessinées avec les personnages de l'univers Disney (Donald dans l'une, Mickey dans l'autre) qui ont connu, récemment encore, un large succès auprès du public.

Certes, des voix se sont fait entendre pour dénoncer ce qu'elles définissaient comme la mainmise excessive d'un livre considéré « pesant », « bien-pensant », « paternaliste », « moralisateur », « bigot » etc. ; parmi eux, D'Annunzio et Gramsci. Mais, finalement, les Italiens confirment toujours leur attachement indéfectible à ce roman « national » et incontournable. Umberto Eco a déclaré à son sujet que « *nombreux sont ceux qui pensent que I Promessi Sposi est ennuyeux, car nous avons été obligés de le lire à l'école vers les quatorze ans, et toutes les choses que nous sommes obligés de faire nous cassent les bonbons* ». Mais, ajoute-t-il, « *mon père m'avait donné le livre avant, et donc je l'avais lu avec le même plaisir avec lequel je lisais mes romans d'aventure. Certes, il était plus difficile, certaines descriptions*

6 : Giovanni Macchia, *Manzoni e la via del romanzo*, Milano, Adelphi, 1994, p. 17.

7 : Lettre d'Augustin Thierry à Claude Fauriel, novembre 1824. À cette époque, Fauriel était l'hôte de Manzoni, dans sa villa de Brusuglio, située près de Milan.

8 : Lettre d'Alessandro Manzoni à Claude Fauriel, 3 novembre 1821.

sont un peu trop longues, et on finit par les apprécier seulement après les avoir lues deux ou trois fois, mais je vous assure que le livre est passionnant. (...) De nos jours, à l'école, on le fait lire encore ; si vous avez eu la chance de ne pas être obligés de le lire, quand vous serez grands essayez de le lire pour votre compte. Cela en vaut la peine »⁹.

Les raisons de l'échec en France

On comprend que le succès énorme et continu des *Fiancés* en Italie s'explique en partie par le fait qu'il constitue « le » roman national, qui a accompagné en 1861 la naissance de l'État unitaire italien, participant de manière déterminante à la construction d'une langue comprise et partagée par toute sa population. Certes ; mais il est tout autant incontestable que le roman possède de grandes qualités littéraires intrinsèques, les critiques de tous horizons s'accordant pour lui reconnaître le mérite de figurer parmi les grands œuvres romanesques européennes du XIX^e siècle.

Pourtant, René de Ceccaty constate à juste titre que « *l'on n'a jamais, en France, reconnu à Alessandro Manzoni le statut d'un grand romancier, à l'égal de Stendhal, de Flaubert, de George Sand ou de Balzac. Il y a, à son égard, une forte résistance française* »¹⁰. Comment expliquer donc que ce roman soit, pour ainsi dire, inconnu en France en dehors d'un cercle restreint d'italianistes ? Ce n'est pas faute d'avoir été traduit¹¹.

Il me semble que les critiques et les lecteurs français de sensibilité « libérale » ont sans doute été déroutés par la place, à leurs yeux excessive, que Manzoni accordait dans son roman à la religion, se situant loin du déisme de Victor Hugo, mais aussi de la quasi-indifférence religieuse de Stendhal, Flaubert et Balzac. Pour ce qui concerne le public de sensibilité catholique, les « ultra-montains » ont dû considérer que Manzoni, catholique croyant et pratiquant, certes, mais se référant aussi aux « Lumières », favorable au *Risorgimento* (et donc opposé au pouvoir temporel du pape) et capable de critiquer sévèrement dans son roman (pour ne pas dire féroce) l'Église, ne méritait pas leur confiance. Il est vrai que l'une de ses figures centrales, don Abbondio, le curé du village qui, cédant aux menaces, refuse de marier Renzo et Lucia, incarne une image de prêtre égoïste, pleutre et en même temps comique, fort éloignée du bienheureux curé d'Ars.

Le curé don Abbondio, personnage incontournable des *Promessi Sposi*

« Notre Abbondio, ni riche, ni noble, et encore moins courageux, s'était donc avisé, pour ainsi dire, avant l'âge de raison, qu'il n'était lui-même, dans cette société, qu'un pot de terre destiné à voyager en compagnie de nombreux pots de fer. Il avait donc de très bon gré obéi à ses parents, qui voulaient le voir prêtre. À vrai dire, il n'avait guère pensé aux obligations et aux nobles fins du ministère auquel il se vouait. Se procurer de quoi vivre avec quelque aise, se placer dans une classe révérencée et forte, voilà qui lui avait paru deux raisons plus que suffisantes pour un tel choix. (...) Son système consistait principalement à esquiver tous les conflits, et à céder quand il ne pouvait esquiver. (...) S'il se trouvait absolument contraint de prendre parti entre deux adversaires, il se rangeait du côté du plus fort, mais toujours à l'arrière-garde, et en tâchant de laisser voir à l'autre, qu'il n'était pas volontairement son ennemi »¹².

Certes, un autre personnage du roman représente, lui, un religieux attachant, droit et courageux : le frère Christophe. Mais à la fin du récit, les deux contractent la peste et, tandis que le capucin en meurt, don Abbondio, lui, survit, et poursuit, inébranlable, sa vie placide, insignifiante et égoïste. Ce qui démontre que, chez Manzoni, la providence divine n'intervient pas pour assurer le triomphe de la justice : un message, finalement, très pessimiste et peu recevable pour beaucoup de catholiques.

Barbey d'Aurevilly représentait parfaitement cette sensibilité. En effet, c'est assez étrange qu'il néglige totalement le grand romancier milanais, dont il ne pouvait pas, pourtant, ignorer l'existence. La preuve, dans *Une vieille maîtresse* (1851) il intitule le deuxième chapitre de son roman *I Promessi Sposi*. Ce n'est pas un hommage, mais juste un clin d'œil car, si Manzoni est catholique, il est aussi libéral, et cela est insupportable pour l'ultramontain et légitimiste Barbey d'Aurevilly, qui ne veut pas de cette Italie, peu importe qu'elle soit manzonienne ou garibaldienne. Le moment serait-il venu, finalement, de redécouvrir ce grand roman de la littérature européenne ?

« *Non è mai troppo tardi...* »

Écrivain néo-normand et ancien commissaire de police français, Julien SAPORI né à Trieste en Italie. Juriste passionné d'histoire et de littérature française ainsi qu'italienne, s'est intéressé depuis quelques années plus particulièrement à l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly dont il habite l'ancienne demeure dans le Cotentin, l'hôtel de Grandval-Caligny. Il aime beaucoup à parler de Dante et de Manzoni, c'est de ce dernier dont il nous entretient ici ainsi que de ses liens à la langue italienne. Il anime de nombreuses conférences comme celle sur le commissaire Maigret lors de notre assemblée générale.

9 : Interview d'Umberto Eco, 2008.

10 : Interview de René de Ceccaty, 14 avril 2021. René de Ceccaty est romancier, traducteur et éditeur.

11 : Les traductions en français des *Fiancés* : Antoine Rey-Dussueil (Paris, Charles Gosselin, 1828) ; Giovanni Martinelli (Paris, Garnier frères, 1875 et 1877) ; la dernière en date, par Yves Branca, est excellente et disponible dans toutes les « bonnes librairies » (Paris, Gallimard, coll. Folio, 1995), et compte, avec les annexes, 862 pages bien tassées, susceptibles de dissuader les lecteurs contemporains, toujours très pressés d'arriver à la dernière page.

12 : Alessandro Manzoni, *Les Fiancés*, Paris, Gallimard, 1995, p. 81-82.

Anthologie poétique...

Manichéisme

Comment puis-je penser le monde
alors qu'il m'étonne
avec ses tonnerres qui grondent
et ses oiseaux qui chantonnent.

Comment puis-je aimer l'humanité
alors qu'elle me déçoit
avec ses monstrueuses perversités
et ses merveilleuses plaintes.

Comment puis-je scruter l'univers
alors qu'il me sidère
avec ses périls, ses enfers
et ses ballets légendaires.

Comment puis-je admirer le ciel
alors qu'il me captive
avec ses tempêtes torrentielles
et ses fabuleuses perspectives.

Comment puis-je imaginer les dieux
alors qu'ils me rendent fou
avec leurs bizarres enfers odieux
et leurs paradis sans courroux.

Comment puis-je aimer les hommes
alors qu'ils me déçoivent
avec leurs misérables forums
et leurs admirables découvertes.

Comment puis-je rêver du juste
alors que ses chicanes m'abêtissent
avec la haine qui s'incruste,
et les pardons qui resplendent.

Comment puis-je vivre l'amour
alors qu'il me fait peur
avec ses ruptures au détour
et ses bouquets de fleurs.

Comment puis-je les aduler tous
alors qu'ils m'invectivent
avec leurs horribles secousses
et leurs étonnantes alternatives.

Je ne le sais pas.
Je crains le faux-pas.
Dois-je me révolter de ma candeur
ou dois-je rire de mes terreurs ?

Marc Hébert

Pour dire adieu

à Édith Serais, i.m.

Dedans l'église, dans l'esquif où l'on devine
le sourire prolongé, les yeux qui veulent encore
faire le tour des siens et de sa traversée de vie,
elle choisit de se présenter libre, ailée,
se détachant des chaudrons de la banalité, elle,
aux couleurs que nul oubli n'affectera.

Claude Vancour

Pivoine

Par ce matin gris de janvier, je pense à toi.
Ta robe de pétales, ton rouge éclatant,
ta rondeur, ton volume, ton parfum enivrant,
annihilent ma tristesse et mon désarroi.

Je me remémore ces dimanches ensoleillés,
ces jours de fête avec la famille regroupée,
l'aube blanche du communiant révélant les fleurs
et l'effervescence des photographes pleins d'ardeur.

Ton rouge, pivoine, incarne la chaleur, la vigueur.
Comme un soleil levant, tes joues rebondies
attirent et impressionnent le flânant visiteur.
Ta richesse de pétales à la rose fait envie.

Ton éclat cinabre est un sang qui donne la vie.
Brume et arbres dénudés, fantômes, ont disparu.
Froid, nuit, silence font grise mine et sortent de ma rue.
Quant à mes idées sombres, elles se sont évanouies.

Bernard Guillois

Les étoiles

J'ai perdu le nom des étoiles
qui brillaient aux yeux des enfants
et oublié celui des voiles
aux rencontres des continents.
Je ne sais plus le nom des baies,
des fleurs sauvages et des fruits sûrs
attrapés par-dessus les haies
sur les talus et les vieux murs.
Je n'ai pas vu sécher les mares,
ni fuir les oiseaux migrateurs,
ni perçu les odeurs bizarres
remonter des puits profiteurs.
J'ai refusé de voir l'orage
qui grondait de tous les côtés
en me détournant du rivage
où s'échouaient les rêves brisés.
Des choléras et des famines
Couraient comme des dératés
En escaladant les collines
où se comptaient les refoulés.
Tout s'engloutit dans la mémoire :
Les tragédies et les dangers
C'est ce qu'on appelle l'histoire
Tant que l'on n'est pas concernés.
Il est aisé de ne pas voir
Que le fils ou voisin d'un autre,
Différent de peau ou savoir,
pèse autant d'amour que le nôtre.
La terre a beaucoup à donner
mais elle ne fait pas le partage,
c'est à l'homme d'être assez sage
pour en assumer l'équité.
Alors le monde à toutes voiles
pourra sur tous les continents
retrouver le nom des étoiles
qui brillent aux yeux des enfants.

2 décembre 2024
Irène Gaultier-Leblond

...Anthologie poétique

Enclos d'église à Audouville

Au cimetière d'Audouville se pressent
les gisants de pierre, debout, hirsutes
et leurs rides se creusent
et les croix se rassemblent
et l'effraie les recompte
et leur prête dans le noir
les yeux qu'ils ont perdus.

Claude Vancour

Tempête en Cotentin

I.
Tempête quand craque le cœur des forêts, le ventre
du havre qui perd ses voiliers, édenté,
caquètent, solitaires, les derniers mâts
des bateaux abandonnés.

II.
La tempête hennit,
emmitoufle le bocage
de son écharpe aux étincelles
et c'est le son de ses sortilèges
qui soulève les jupes des greniers
où les tuiles concassées deviennent
osselets.

III.
Tempête qui étouffe
le souffle des convois sur les routes,
sur les voies, fait fléchir
la tige fière des sapins, abat
les repères lumineux dont l'homme parsème
les herbages, les bocages par temps clair
qui n'existe que par la mansuétude d'Eole
qui avance avec ses esprits tremblants
qui font grincer les herbes et qu'on entend
sans les voir, rassurés de savoir
qu'ils ont repris leur place
en nous laissant encore la nôtre.

Claude Vancour

Insurrection poétique

Singulier personnage,
On dit qu'il est ailleurs,
Un peu dans les nuages,
Il est souvent rêveur,

Il a les cheveux longs
Et la barbe en broussaille,
Mange quand il est bon,
Se vêt vaille que vaille,

Il écrit ce qu'il pense,
Le lecteur est surpris.
Le verbe est parfois dense,
Le poète incompris.

Puisse la poésie vaincre l'indifférence,
Faire entendre sa voix, transmettre son message,
S'insurger, s'élever par-delà le silence,
Ensoleiller les jours et rendre l'Homme sage.

Yves-Marie Hello

Haïkus de mauvaise saison

Chemin détrempe
Boue colle à mes pieds
Papillon noyé

Goëland marin
Horribles tes hurlements
Tu me fatigues

Thierry Lepesteur

Janvier mois frisquet
Heureusement la fève
Amuse les cœurs

Février froid givré
La gaie chandeleur offre
Ses crêpes sucrées

Renée Lesieur

les gouttes de pluie
dans les phares des voitures-
soirée pétillante

la nuit le vent souffle
sifflent les tuiles du toit
les rêves s'envolent

Christian Laballery

Albert Villard

En bord de lisière
deux clairs ruisseaux se rencontrent
silencieusement

Françoise Bidois
des contes de la mésange
des mers et marais

De la Casamance
à la Drôme provençale
bon Sénégalais

Paysan céleste
plus qu'une caricature
Le Parc du Vercors

Sur l'ombre d'un doute
loin de ses contradictions
projeter ses rêves

Lettres d'hivernage
marquent la saison des pluies
d'un amour perdu

Thierry Jouet

POÉSIE UKRAINIENNE DANS LA GUERRE :

IYA KIVA

Kiva est née à Donetsk en 1984.

Dès son occupation par l'armée russe en 2014, elle se réfugie à Kyiv. Elle vit actuellement à Lviv, dans l'Ouest du pays. Elle est l'auteur de six recueils de poésie mais aussi traductrice de l'anglais, du biélorusse et du polonais, essayiste et critique. Dès 2014, au début de l'invasion russe, elle décide de ne plus écrire qu'en ukrainien. Un autre poème d'elle que j'ai traduit est paru dans *Les Lettres Normandes*, n°141, 2024, p.13. Source : Iya Kiva, *Osiroti dereva* (« Arbres orphelins »), Cracovie, Krakowskie Biuro Festiwalowe, s.d., 53 p. **VI.C.F.**

I. XXX, extraits

Je me souviens qu'enfant
on me menait par la main
à la maternelle en passant
à côté d'anciens
abris anti-aériens

comme si la ville
avait son double enterré

un habit changé une horloge des ruines
un labyrinthe souterrain de mots ébréchés

c'est comme si
après la guerre
tous les rats avaient quitté la ville
mais que leurs trous étaient restés

pour qu'ils puissent revenir
la guerre revient toujours
comme un cambrioleur
qui n'avait pas assez volé
les atours de la vie d'un autre
si tentants si irrésistibles
(...)

8 mai 2023

II. XXX

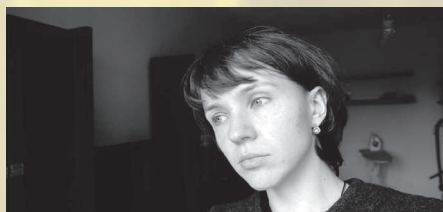
Hirondelles à la frontière
qui coupent la carte postale de l'Ukraine
en deux moitiés

comme deux bagues de mariage pour des amoureux
la route et le retour

comme deux bougies à un enterrement
– l'occupation et l'essor de la liberté
comme deux yeux meurtris –
paix et guerre

seule la mémoire persiste fermement
telle une larme pétrifiée de fatigue
comme si on apprenait à voler
pour la première fois

5 juin 2023



IYA KIVA

YARYNA TCHORNOHOUS

Yaryna Tchornohouz, née en 1995 à Kyiv.

Petite-fille d'un écrivain célèbre du même nom, a étudié la langue et la littérature ukrainienne mais aussi la philosophie à l'Université de Kyiv où elle fut docteurante. Elle a travaillé comme traductrice de l'anglais vers l'ukrainien notamment de la poétesse britannique Sylvia Plath. Après la naissance de sa fille en 2014, elle s'y est consacrée pendant cinq ans. Elle décide alors de se porter comme volontaire dans le Donbass d'abord comme infirmière. Elle perd au front son mari en 2020 et décide alors de s'engager dans l'armée comme soignante dans un bataillon de première ligne puis comme seule femme caporal chef d'un bataillon de reconnaissance de l'infanterie de marine, poste qu'elle occupe jusqu'à ce jour. Elle a combattu dans les pires batailles comme Marioupol et Bakhmut. Décorée de deux médailles pour bravoure et sauvetage, elle se remarie avec un militaire qui est depuis huit ans au front. Le poème traduit ci-dessous provient de son second recueil *Dasein : oborona prisutnosti*, (« Dasein : défense de la présence », Kyiv, éd. Bixona, 2023, 112 p.) qui fait suite à *Jak viginat'sja voenne kolo* (« Comment se plie le cercle militaire », Kyiv, Folio, 2020). Les deux reçurent des prix et elle est devenue une personnalité militaire (représentant à l'occasion son pays à l'étranger) mais aussi littéraire reconnue. **VI.C.F.**

Si nous survivons tous les deux extraits

Si nous survivons tous les deux,
j'essayerai pour la première fois de ma vie
de semer une plante dans un champ non miné
avec mes mains de citadine
qui n'a découvert qu'avec l'arrivée de la guerre
ce qui se cache sous l'asphalte
Si nous survivons tous les deux
on vivra sur une terre
où avec chaque expiration
devant nos yeux
le passé apparaîtra
invisible et coupant
la lune bleuirait et bruira dans nos oreilles
chaque hiver victime de cartes mensongères
je serai ourlée de la glace des montagnes et des steppes
il n'y aura là aucun romantisme
il a disparu loin à l'arrière
accompagné par l'héroïsme
avec nous au feu de bois
me privant soudain de ta présence...
Étourdis et passionnés
nous inviterons La Mort pour qu'elle
se chauffe avec nous au feu de bois
elle nous battra avec ses bâtons de bois
nous la masserons
de nos doigts gourds
Si nous survivons tous les deux
je n'aurais pas autant de peine à supporter
la lumière douloureuse du printemps
qui me blesse
il viendra inévitablement après l'hiver
que je ne peux oublier
dans ce pays les hivers ne sont jamais oubliés

« Je m'interroge. Il est difficile de se faire publier ! Quelle aventure !

C'est le parcours du combattant !... C'est un long chemin rempli d'embûches de refus, de déceptions !

On s'imagine au départ que les mots ont un sens, qu'ils plairont à lire, que les lecteurs vont adhérer, voire vous « en redemander » mais vos histoires peuvent n'intéresser « que vous même » alors que vous voulez à tout prix les faire partager.

Pourtant chacun a sa vie. Pourquoi leur demander de rentrer dans la vôtre ?

Au plus vous arriverez à susciter une certaine curiosité parce que vous livrerez certains secrets, parce que vous aurez l'audace de les dévoiler, parce que vous choquerez en racontant vos erreurs, parce que vous réjouirez avec vos malheurs, dans lesquels certains se reconnaîtront et compatiront pour les avoir eux-mêmes connus !

Au bout du compte vous appréciera-t-on pour la valeur de l'effort passé à composer pendant des heures des phrases extirpées douloureusement de votre cerveau à qui vous demandez de livrer ses maux ?

Ils apparaissent alors, couchés sur le papier, tous les loupés de votre parcours semé d'ambitions ?

Malgré toute la volonté de mener à bien la mission de l'écrivain, à savoir entraîner les lecteurs dans des chemins détournés du quotidien pour aiguïser leur sensibilité enfouie sous les obligations des journées de travail extérieur et sous les tâches ménagères à assumer, à l'intérieur. Il va de soi que lorsque le lecteur ouvre un livre, c'est pour s'évader de sa propre vie et partir en voyage en compagnie de l'auteur.

Il va pendant une heure visiter un morceau de son existence. Il vous demande seulement ou de le comprendre ou de lui accorder un regard complaisant avec bien entendu l'espoir d'une bonne dose d'indulgence.

En fait s'il n'y a pas la complicité passive du lecteur, l'auteur aura le sentiment d'avoir raté son but. Comment faire pour savoir le degré de connivence du texte soumis aux yeux de son lecteur ? L'acquisition d'un bouquin ne veut pas dire qu'il est plaisant à parcourir !

Il faut que les échos remontent jusqu'à l'auteur pour qu'il sache qu'il a été « dévoré des yeux ». Il vous veut donc « voyeur ». Il vous demande de le juger tout en redoutant de ne pas vous plaire.

Ce besoin de confrontation remonte à la prime enfance, il a été inculqué pour rester dans votre esprit (de compétition) enregistré, pour faire toujours mieux et avancer plus vite.

On se souvient des annotations : « l'élève n'exploite pas toutes ses possibilités et peut donner davantage de lui-même ». C'est resté gravé !

C'est ainsi que la confiance règne sur les bons éléments, seulement d'une scolarité effectuée sans problème. Pour les élèves moins brillants, il leur restera un fond de toute (?) et un besoin de se dépasser une fois rentrée dans la « vie active » !

Dans le domaine de l'écriture, on est face à soi-même. Il n'y a pas de classement, l'écrivain ignorera jusqu'à la fin le degré de satisfaction des gens touchés par son art.

Sa solitude l'accompagnera sans cesse de le tourmenter, pour lui rappeler qu'il ne doit pas s'endormir sur ses lauriers et le jour où il n'aura plus rien à dire, il devra ranger ses cahiers.

Ce doit être un dur challenge pour un auteur « primé » de produire tant d'ouvrages par an puisqu'on sait que les éditeurs leur demandent toujours plus d'ouvrages, coûte que coûte, par contrat !

Mon ambition ne dépasse pas ma liberté, ma main court le temps qu'elle n'est pas essouffée...

Elle s'arrêtera pour contempler le monde... un jour viendra ! Et qui sait si elle repartira ?

Puis-je d'ici là avoir pénétré quelques cœurs !

(Première nouvelle)
décembre 2024

PRÉ EN BULLES

14

Quelle erreur d'attendre des muses l'inspiration pour écrire ! Oui, comme « *l'appétit vient en mangeant* » et « *c'est en forgeant qu'on devient forgeron* », c'est en écrivant que viennent les idées et que, si tout se passe bien, on devient écrivain. J'espère, mais je ne garantis rien, en faire la démonstration dans les pages à venir.

J'entreprends donc ici d'écrire un roman, enfin une nouvelle, disons au moins un conte de Noël. J'ai écrit des dizaines voire des centaines d'articles savants dans des revues fort confidentielles, mais un roman ! Inventer une intrigue, des personnages, des caractères, des situations... ça n'est pas simple. Beaucoup ont dû y renoncer et certains auraient mieux fait d'y réfléchir à deux fois avant d'écrire des bêtises¹. Regardez les manuscrits de Zola, ils sont pleins de ratures.

Afin qu'on ne m'accuse pas de noyer le poisson, je me lance.

Normalement, le titre d'un roman est ce qu'on trouve en dernier, mais j'ai fait le choix inverse : je vais partir d'un titre, Le Père Noël égaré et mon histoire va se dérouler en fonction de ce thème.

L'action se déroule à une certaine époque ou juste avant. La scène qui l'introduit se déroule en un certain endroit que vous n'aurez aucune difficulté à identifier avec les indices que je vous donne. Le décor déjà. Un lapin posé là par un amoureux timide, se dégourdit les pattes arrière dans la neige, mais ce n'est pas lui le héros, il fait juste partie du décor avec des arbres blanchis par l'hiver et un ciel gris. Un renard, tapi et rusé comme il se doit, attend midi pour manger le lapin ; en attendant, il parle de la pluie et du beau temps avec le Petit Prince qui tient à tout prix à l'apprivoiser.

Jusqu'ici je pense que l'intrigue tient la route et le lecteur en haleine. Ne me demandez pas ce qui va se passer ensuite car je ne le sais pas moi-même à cet instant du récit. Cela va dépendre d'un tas de choses, y compris l'imprévisible dont je ne sais rien évidemment.

[Temps mort...]²

Comme Madeleine, chère à nos souvenirs, dans la chanson de Jacques Brel, l'inspiration a dû rater son train car elle n'est toujours pas là, je vais devoir faire sans car Eugène a fermé sa friterie et la dernière séance vient de se terminer. C'est pas gagné. Donc le lapin. Bonne nouvelle le renard ne l'a pas mangé car il a décidé de se mettre au régime et de sauter un repas. Le lapin en a profité, il a détalé et on n'en entendra plus parler. Je dois donc introduire d'autres personnages, et je pense plutôt, cette fois, à des humains. Les animaux s'adaptent mais ils innovent rarement sauf lorsqu'on les y contraint, tandis que les humains, désorientés, sont imprévisibles et avec eux on peut s'attendre à tout.

1 : Je pense, par exemple, à l'auteur, que je ne nommerai pas, de Tintin au Congo (19).

2 : Paix à son âme.

Tenez, Sylvine par exemple, elle est plutôt jeune, ou plutôt sans âge, intemporelle. Elle est jolie sans qu'on puisse dire précisément pourquoi ; c'est peut-être à cause de l'agencement harmonieux des différentes parties de son visage : ses cheveux, ses yeux, son nez, sa bouche, etc. Elle n'est ni très grande, ni très petite, entre 1,69 m et 1,71 m. à vue de nez et à un cheveu près. En plus, elle n'est pas bête, elle a lu Derrida et Jean-Pierre Foucault, c'est dire.

Je pensais plutôt écrire une histoire genre *heroic fantasy*, mais là je n'y suis pas et il s'en faut de beaucoup. Je vais devoir introduire à un moment ou à un autre, des magiciens, des trolls, des goblins, des elfes, que sais-je encore. Ils peuvent attendre un peu, ils sont là depuis si longtemps. Il va aussi falloir, je l'ai noté dans un coin de ma tête, que j'introduise le Père Noël puisque c'est lui le personnage central, à moins que je ne le mentionne que de façon allégorique. J'y réfléchis.

Sylvine n'est pas seule au monde, sinon ce serait Zoe, la fiancée imaginaire que Robinson a crue³ lorsqu'elle lui a proposé de lui passer la poivrière et qu'il s'est engagé à bord d'un fameux trois-mâts sur la route des épices. Grand mal lui en a pris puisque son navire a fait naufrage et qu'il s'est retrouvé seul sur une île déserte, genre Koh Lanta. Mais c'est une autre histoire, ne nous égarons pas à notre tour, et gardons le cap.

Je disais donc que Sylvine a une famille, des amis et des amies. Tous vivent dans un village paisible et charmant, mais je vous le promets ça ne va pas durer, sis au bord d'un cours d'eau romantique bordé de saules pleureurs et de joncs mauvais. Les toits de chaume sont couverts de neige sauf autour de la cheminée où la chaleur de la fumée la fait fondre. Mais l'hiver il ne se passe pas grand-chose, les gens sont calfeutrés dans leurs chaumières à casser des noix près de l'âtre, aussi vais-je arriver directement au printemps quand renaît la vie mais aussi que la mort s'ébroue et commence à courir les bois alentour.

Les parents de Sylvine ne sont pas riches car dans les villages on l'est rarement sauf à être magicien ; c'est en ville qu'on fait des affaires, qu'on remplit ses poches et les coffres. Je ne décris pas la modeste chaumière car tout le monde sait à quoi ressemble une chaumière depuis qu'on a vu *Blanche Neige et les sept nains*⁴.

Donc, Sylvine⁵. J'ai parlé de son physique mais pas encore de son esprit, ou de son âme si vous préférez, moi non. Elle est toujours un peu mélancolique, pensez un peu, c'est pas toujours drôle de vivre dans une chaumière à l'orée d'une forêt pleine de dangers réels et imaginaires. Sa tête est pleine de rêves même lorsqu'elle ne dort pas ; elle rêve de choses qui n'existent pas et ça l'intrigue : des animaux surtout, des avec des trompes, des avec des cornes, des avec poils, enfin toute une variété genre *Jumanji*.

Tout bien réfléchi, comme je suis tombé en panne d'inspiration, à quelques encablures de la prochaine station des sens, je viens de décider de ne pas monopoliser la plume et d'écrire un roman interactif. D'aucuns diront que je botte en touche pour ne pas entrer en mêlée, mais non, croyez-moi c'est seulement que je suis *partageux*, comme on dit chez moi en Normandie, et qu'il n'y aucune raison que je sois seul à me creuser les méninges pour inventer une histoire. Donc, maintenant que la machine est lancée sur de bons rails, les personnages bien campés, la suite vous appartient ; vous pouvez y mettre tous les sentiments, toutes les émotions, les péripéties, les rebondissements et le suspense que vous voulez⁶. Le produit final répondra donc au mieux à vos attentes pour faire un merveilleux conte de Noël.

Bonne et meilleure année à tous !

3 : En d'autres termes, Robinson crut Zoe.

4 : Il serait plus correct de dire « personnes de petite taille » mais je dois aussi respecter l'auteur.

5 : Je n'en suis qu'à la page 2 et je commence à me poser la question : comment vais-je arriver à remplir les quelque 250 pages qui restent ? Je ne veux sûrement pas donner l'impression que je fais du remplissage.

6 : J'ai laissé à votre disposition pas mal de feuilles blanches afin de ne pas brider votre imagination.

UNE VIE TRAGIQUE

La jeunesse, puberté, l'expérience adulte de Marie-Laure sont ponctuées d'événements dramatiques ; sa naissance, d'abord, est de bien mauvaise augure. Il est possible que l'auto-description physique et organique de Marie-Laure, quant à son propre état de santé, soit légèrement extrapolée, pour provoquer quelque compassion extérieure, et apporter de la crédibilité à son aveu de faiblesse, cependant, elle garde un souvenir morbide des scènes d'enterrement. Elle perd surtout un frère et un ami en la personne de Lucien Lebaillly¹, le fiancé de sa sœur Delphine, lors d'une partie de chasse nocturne, qui tourne au drame². Elle qui, pourtant, se satisfaisait de sa paisible existence en Normandie, ne tarde pas à être attirée vers Paris, peut-être moins pour la gloire que par l'ambition de vivre de sa plume, éprouvant un désir comparable à celui de son aînée, sa consœur Nantaise Élisabeth Mercœur³ (1809-1835⁴), après avoir exprimé ce vœu :

« XV
A LA VILLE DE PARIS.
Sonnet.

Mère... il est une enfant à la pensée austère
Qui naquit sous tes murs, quitta le sol natal,
Et, cachant un chagrin dans son cœur virginal,
S'en fut grandir bien loin, sur quelque coin de terre.

On devinait en elle un douloureux mystère,
Mais nul ne put savoir le secret de son mal ;
Alors, sans plus fouiller dans son passé fatal,
Le monde lui donna pour nom : la solitaire ;

Car jamais un ami n'accompagnait ses pas...
Le front baissé, toujours on la voyait, hélas !
Seule dans le vallon, seule dans la campagne.

Pourtant, si quelque jour elle venait vers toi,
Ne la repousse point, car cette enfant, c'est moi,
Mère... et, pour toi, bientôt je fuirai la montagne.

Orbec, novembre 1841. »

Tournes Etienne, La Houppe, huile sur toile, 4^e quart 19^e siècle,
1^{ère} moitié 20^e siècle, Bordeaux, musée des Beaux-Arts

© Photo Lysiane Gauthier



Pour débiter une véritable carrière littéraire, elle loge à Vaugirard⁵, puis court après les revues et les journaux, notamment la célèbre *Revue de Paris*, pour avoir sa place parmi les colonnes paraphées d'auteurs et de journalistes chevronnés, et publier ainsi des extraits de romans ou quelques rares poèmes. Donnant volontiers de son temps et de son énergie, elle sollicite Sainte-Beuve (1804-1869), un « Maître », dit-elle, qui lui expose les nombreuses difficultés à vouloir publier de la poésie, auprès du Directeur Buloz (1804-1877), ce que lui confirme la correspondance avec Amable Tastu (1795-1885). Si Chateaubriand (1768-1848) se montre

¹ Le Médecin Lucien Lebaillly et Delphine ont un fils, Léon Arthur, qui vivra plus tard dans la propriété familiale, après la mort de sa grand-mère, Clémentine Castaing, et décèdera en 1884 à quarante-neuf ans.

² *Une Journée au château d'Humières, Essais en Prose, Marie-Laure, Jules Labitte, Paris, 1844.*

³ *Les poètes de province à Paris, Dessales-Régis, Revue de Paris, 1845-1846.*

⁴ *Quelques poétesses du peuple, F.-G. Theuriau, Poésie sociale féminine, Gavroche, n°139, 2005.*

⁵ *Les poètes du peuple au XIX^e siècle, Alphonse Viollot, Librairie française et étrangère, Paris, 1846.*

attentif à sa démonstration, répondant avec humilité au poème *Le Chemin de la Gloire* qui lui est adressé, Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) est solidaire en tant que femme, lucide sur les préjugés des Hommes, qui, influençant leur condition, font admettre, à défaut d'acception du « talent », une reconnaissance, suffisante mais fréquente, par le « cœur⁽⁶⁾ ». L'écrivaine novice ne compte ni ses efforts, ni ses mots, et de mots en maux, l'épuisement progressif comme la soif de s'imposer l'incite à revenir à Family, de Juillet à Octobre 1842. Quittant de nouveau sa famille, reprenant son activité de plus belle, elle finit par publier *Les Églantines* à la fin de l'année 1842, recueillant trois-cents souscriptions notables, ce qui la pousse à s'obstiner dans le dur labeur, consistant à porter un nom de femme sans déguisement à la postérité.

Il est loin, le vieux chêne où rêver un monde idéal et une vie au-delà !

Une série de courriers de la part de sa mère l'alarme⁽⁷⁾ : Delphine est atteinte d'une phtisie pulmonaire, maladie commune, courante à l'époque. Après un court répit, celle-ci s'éteint au mois d'avril 1843. Marie-Laure, toujours active et dynamique, a dépensé son énergie vitale sans compter, à l'instar d'une héroïne balzacienne. Elle tombe malade à son tour, avant que sa mère ne s'en aperçoive, en lui rendant visite ; malgré les conseils et recommandations d'un Médecin reconnu de la Faculté, après des accès de fièvre, auxquels elle résiste par une soif de composer des ultimes vers, elle meurt dans la nuit du 7 au 8 Juillet, à Family. Lors d'une fête traditionnelle qui a lieu le lendemain, les jeunes femmes du village la transportent, non sans l'accompagner avec un nombre impressionnant de couronnes florales, vers son tombeau, au cimetière de l'Église Saint-Jean-Baptiste, où elle résidera toujours, avec sa foi. Banville, qui vient juste alors de dépasser les vingt ans, ému d'apprendre que la jeune femme a trépassé, accourt auprès de la famille de Marie-Laure, lié d'amitié, puis décide de réunir le plus de brouillons possible de l'auteure, et plutôt que de proposer des modifications hasardeuses, justifie son choix de présenter l'intégralité des textes dans leur originalité, par cette motivation de dévoiler une écriture authentique⁽⁸⁾. Aujourd'hui, la tombe de Marie-Laure demeure présente. On ne distingue plus guère, avec le passage des siècles et la végétation luxuriante, l'inscription en vers qui recouvrait la plaque, et qui a été reproduite, au-dessus, sur un pan de mur :

« Ici dort une enfant, fleur en un jour fleurie,
 Vierge du front inspiré,
 Elle avait les deux noms de Laure et de Marie :
 Nom charmant ! Nom sacré !
 La mort seule a calmé son mystique délire,
 Comme vers un autel
 Son âme virgine et l'âme de sa lyre
 Montent ensemble vers le ciel.
 Le reflet de son cœur sur sa beauté choisie
 Charmant l'œil enchanté.
 Penseurs ! Sur ce tombeau pleurez la poésie !
 Vous, passants ! La beauté ! »



Paris, septembre 1842.

(XIX. *Méditation*, Livre Deuxième, *Les Églantines*,
 W. Coquebert éditeur, 1842, Paris)

© POLE MUSEAL DE L'AGGLOMERATION LISIEUX-NORMANDIE
 PHOTO : JEAN-PIERRE COPITET

Parole aux écrivains normands

Avec le thème de la FAUNE, c'est à une véritable promenade dans un parc zoologique que les auteurs normands nous invitent. Continuons notre promenade littéraire dans ce parc animalier :



Lucie DELARUE-MARDRUS est née à Honfleur en 1874 et morte le 26 avril 1945 à Château-Gontier, poétesse, romancière, sculptrice et dessinatrice, musicienne, conférencière, journaliste et historienne française. Elle fut pionnière au lancement de la SEN en 1923.

© Henri Manuel / Adam Cuerden
Bibliothèque Marguerite Durand

Dans le recueil **Poèmes mignons, pour les enfants**

Le chat noir

*J'ai dans ma cave un chat noir.
Ses yeux sont de couleur claire.
Mais s'il les ferme, bonsoir !
Pour le trouver, rien à faire !*

Dans son recueil **La Figure de proue**

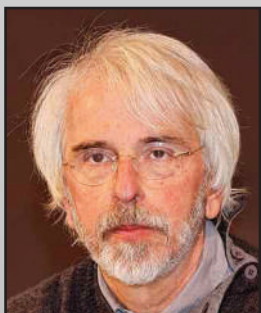
À une mouette

*Qui donc aura souffert, pauvre mouette prise,
Ton grand essor capté ?
Tu tremblais dans mes mains, doucement blanche et grise
Toute chaude de liberté.*

*Esclave, je t'avais achetée au passage
À ces mauvais garçons,
Et ce geste me plut d'aller jusqu'à la plage
Te rendre à tes quatre horizons.*

*Les plumes de ta tête étaient lisses et belles
Sous mon baiser fervent ;
Puis j'ouvris mes deux mains, tu ouvris tes deux ailes
Et partis librement dans le vent.*

*— Emporte sans le savoir le baiser du poète
Au large inapaisé.
C'était toute la mer, ô chère sœur mouette,
Que j'embrassais en ce baiser.*



Philippe DELERM est né en 1950 à Auvers-sur-Oise. Il vit en Normandie depuis 1975. Il fut enseignant et il a publié de nombreux ouvrages : poèmes en prose, romans...

Extrait de **Les chemins nous inventent** (Ed. Stock-1997) ouvrage avec des photographies de son épouse Martine Delerm.

© Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported

*Bords de l'Itton dans le brouillard-lumière - Evreux :
(...) Un cygne blanc vient aussitôt à mon approche, avec un hiératisme apparemment mêlé d'espoirs très prosaïques. Il n'en joue pas moins son rôle... (...)*



Colette DESCHAMPS, poète normande, est née en 1935 à Pont l'Évêque. Elle est membre de la Société des Ecrivains Normands et du Cercle André Druelle. Elle a aussi publié des contes, des nouvelles, des romans et quelques monographies.

© Ouest-France Publié le 26/09/2018

Soleil de Minuit

*Quand un oiseau s'emparadise,
surtout ne faites pas de bruit,
ne rompez pas sa vocalise,
il prendrait le jour pour la nuit.*

*Là, dans son île de verdure,
souffle doucement le zéphyr
Une façon de la nature
de baguer le ciel en saphir... (...)*

Extrait de **Haïku** (recueil de 2013)

*Ah ! le chat persan
pupilles phosphorescentes
par une nuit d'encre*

*En sniffant les fleurs
les abeilles s'épuisèrent
en éternuements*

*La vache normande
avec ses lunettes noires
fait un effet boeuf*



Martine DEVAUX - Desgrippes : née en 1952 à Aurillac, elle fut enseignante dans le Calvados. À la retraite, elle peint et écrit de la poésie. Membre du cercle de poésie André Druelle à Caen, elle a pris la relève de son animation au décès de Claude Le Roy en 2019. [1]

© COPAINSDAVANT.LINTERNATE.COM/

Extrait de son premier recueil de poésie
Vous prendrez bien un petit vers ? (2012)

Le blues de la mésange

*Près du nid déserté, maman mésange est triste,
Sur son aile alanguie, les couleurs ont pâli,
Ternies par le chagrin, sinistre coloriste.
Le doux temps de l'enfance est trop vite aboli.*

*Aujourd'hui, l'oisillon vole vers l'aventure
Pour vivre son amour et rien n'est plus normal.
Surtout ne pas faiblir, faire bonne figure
Et garder les yeux secs, mais Dieu que ça fait mal !*

Ephémères instants que le temps dilapide(...)



André DRUELLE, né dans le Vermandois en 1895, a surtout vécu en Normandie, au Breuil-en-Auge où il s'est installé cultivateur en 1922. Il y est mort très âgé, en 1991. Claude Le Roy qui était son ami a donné son nom au Cercle de poésie de Caen. [1]

© Illustration tirée du *Florilège poétique* d'André Druelle, présenté par André Lebois (L'Amitié par le Livre)
Site : Voix Vives www.robert-vigneau.fr/

Les oiseaux

*Les oiseaux blancs de mer remontent la rivière
Au devant de l'aurore : ainsi l'été remonte
Vers la bonté de Dieu... Qu'importe ! La lumière
Méditative plaît à la terre insultée.*

*La mer reprend son lit... L'équinoxe est passé.
Dimanche je suivrai le rivage et mon pas
Fera craquer le lit que les hautes marées
Inscrivent où le flot n'étale que septembre.*

*Les oiseaux blancs de mer remontent dans les terres
Seuls, troublent leurs cris, l'air silencieux, la rivière
Descend vers les roseaux du soir, descend où la lumière
De mille écailles d'or couvre la pleine mer.*

[1] **Le cercle de poésie André Druelle de Caen, historique :**

Citant ce trimestre Martine Devaux et André Druelle dans ma rubrique « parole aux écrivains normands », conçue

par thème et par ordre alphabétique des auteurs, je profite de vous présenter ce cercle créé à La Maison de quartier de Venoix par Jean Philippe et très vite repris par Claude Le Roy, au printemps 1990.

Le premier bulletin s'appelait Clin d'œil, et date de juin 1990. Il fut rebaptisé Mélusine en harmonie avec l'esprit du quartier dont les noms de rue sont toutes en rapport avec les personnages de La table ronde.

En 2000, le club est rebaptisé Cercle André Druelle en hommage au poète et ami de Claude Le Roy. Un florilège de 21 des poètes du cercle d'alors, débutants ou chevronnés, paraît aux Éditions Charles Corlet, «2000 en vers ».

Ce recueil a aujourd'hui 25 ans >

J'ai une pensée émue pour plus de la moitié des auteurs et amis disparus : Odile, 2 Monique, Daniel, Simone, Claude, 2 Marie-Thérèse, Michel, Adrienne, Marguerite, Madeleine.

En septembre 2015, la maison de quartier de Venoix devenant Pôle de vie des Quartiers centre, Sud-Ouest, et ne devant plus héberger que des associations, le club est rattaché à la Société des Écrivains Normands dont Claude le Roy était le président. Il fonctionnera ainsi jusqu'à son décès le 3 février 2019.

Irène Gaultier-Leblond et Yves-Marie Hello assureront alors l'intérim jusqu'au 14 juin, date de clôture de l'exercice en cours. A partir de septembre, Martine Desgrippes Devaux assurera la continuité du cercle.

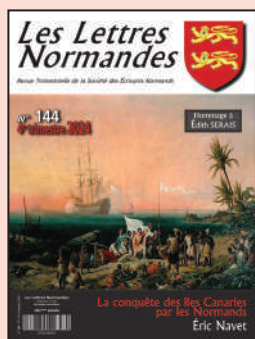
Elle a conçu et gère un site « Muselyre » que je vous invite à visiter :

Vous pouvez dès maintenant les retrouver sur la page « actualité » du site « muselyre » :

<https://mots-couleurs.wixsite.com/poesie/actualite>

Les textes des mois précédents sont dans la rubrique « réunions » :

<https://mots-couleurs.wixsite.com/poesie/reunions>



Société des Écrivains Normands

Demande d'adhésion à la Société des Écrivains Normands pour 2025

- ☐ Adhésion pour une personne : 40 euros
- ☐ Adhésion pour un couple : 55 euros
- ☐ Abonnement aux Lettres Normandes (revue trimestrielle) sans adhésion 20 euros

Conditions pour toute nouvelle adhésion :

- ☐ Sociétaire : avoir publié au moins 2 ouvrages
- ☐ Ami(e) des lettres en Normandie : sans condition de publication

Document à retourner à la Présidente accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la S.E.N. ainsi qu'une enveloppe libellée à vos coordonnées et affranchie pour la réponse à : SEN 1, rue des loutres 50480 Turqueville

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____ Ville : _____
Téléphone : _____
Email : _____@_____

Note : RJ Pilkington, né en 1949 en Angleterre, à Prestbury, comté du Cheshire, près de Manchester, habite depuis plus de vingt ans à Sainte Colombe dans le Cotentin où il venait déjà auparavant en vacances. Enfant, il a vécu dans le très pittoresque Lake District en Angleterre du Nord où son père était forestier et bûcheron et sa mère employée de maison. Après le lycée technique à Manchester, c'est dans cette même ville qu'il fit des études d'arts plastiques. Il enseignera cette discipline pendant dix ans dans son Cheshire natal, avant de se spécialiser dans l'enseignement pour mal-voyants qu'il pratiquera, y compris en ayant recours aux arts plastiques, jusqu'à sa retraite anticipée pour raison de santé. Peintre, sculpteur et potier, il s'adonne aussi à l'écriture. Récemment, il a obtenu la nationalité française.

Dans notre numéro 129, 2021, pages 16-17, nous avons traduit et publié une autre de ses nouvelles, Missy Messi. La nouvelle ci-dessous évoque la vie partagée entre propriétaires d'un manoir (ici Leighton Hall, près de Carnforth dans le Lancashire) et leurs employés, entre une personne âgée et un petit enfant de cinq ans qui n'est autre que l'auteur. Elle s'inscrit dans la grande tradition de la nouvelle anglaise moderniste, centrée sur la vie intérieure et ses angoisses et sur l'importance et le poids de l'enfance. Ses références essentielles sont Saki (Hector Hugh Munro, 1870-1916, mort sur le front dans la Somme) et Katherine Mansfield (1888-1923, qui a perdu son frère à la guerre et est morte de la tuberculose à Avon, près de Fontainebleau), deux auteurs qui ont, eux aussi, bien connu la France.

traduit par VI.C.F

EN PRENANT SON THÉ

« Tiens ta tasse de thé comme il faut, mon cher garçon. Avec deux doigts et le pouce. C'est cela. » La vieille dame leva sa tasse de thé en porcelaine et montra comment il fallait faire. « Et maintenant, fais attention à ne pas en renverser dans ta soucoupe. »

Le petit garçon fit de son mieux pour tenir sa tasse comme elle l'avait dit mais elle n'arrêtait pas de glisser entre ses doigts. Il essaya de l'équilibrer avec son autre main. Elle le remarqua mais n'y prêta pas attention. Elle était si contente d'avoir trouvé un nouveau compagnon de jeu même s'il était tellement plus jeune qu'elle. Quel âge avait-il ? Cinq ans, près de six ans et elle avait quatre-vingts ans mais l'âge n'a pas d'importance, s'était-elle dit. Il semblait apprécier sa compagnie – ou étaient-ce les gâteaux ? – et il l'écoutait. Il s'intéressait à ce qu'elle disait et était toujours heureux de la voir quand elle l'appelait.

Les parents du garçon travaillaient sur le domaine. Son père en était le forestier et sa mère était bonne à tout faire dans la grande maison. Elle venait d'avoir une petite fille et était donc très occupée chez elle à ce moment là. Elle semblait ne pas avoir une seule minute pour elle, ce qui fait qu'elle était heureuse que la vieille douairière lui demande si elle pouvait prendre le petit garçon pour le thé de temps en temps quand il rentrait chez lui après l'école ;

« Voudrais-tu encore de la crème dans ton thé ? C'est délicieux, n'est-ce pas ? »

Elle versa un peu plus de crème dans sa tasse puis fit glisser le petit pichet sur la nappe dans sa direction. Ils étaient assis près de la porte ouverte d'une vieille chaumière en pierre qui surplombait des courts de tennis et des jardins. C'était son idée de venir là pour lui montrer les fleurs du printemps.

« On va prendre le thé dans la chaumière de Miss Shirley », avait-elle dit « il y a là-bas une si belle vue maintenant que les jonquilles sont en fleur ». Sa propre chambre surplombait la terrasse et le parc devant le manoir avec une vue sur les collines à l'horizon. Plein d'arbres mais pas de fleurs.

« Tu voudrais du miel ou de la confiture de fraises sur ton scone (galette au lait gastronomique, note de VF) ? » Il dit qu'il aimerait un peu de miel et elle en déposa sur son assiette avec sa propre cuillère. Il avait été son meilleur ami ces dernières semaines – dès le début des congés scolaires – mais hier les choses avaient changé. Il lui avait dit qu'il l'aimait en amoureux. Elle avait ri et s'était penchée vers lui de sorte qu'il avait pu lui donner un baiser sur la joue et qu'il a su alors qu'elle l'aimait bien. Elle rapporta à sa mère ce qu'il avait dit et que cela l'avait ravie. Il pouvait désormais prendre le thé avec elle quand il voulait.

Il faisait toujours très attention pour ne rien renverser sur les carpettes fantaisie ou sur les couvertures de velours du fauteuil où il était assis. Il avait remarqué qu'elle avait des miettes sur ses genoux ; La servante avait mis une toute petite table entre eux quand elle a apporté le plateau du goûter. Il regarda autour de lui. Il avait été dans cette chaumière auparavant. Ce n'était pas sa chaumière à elle même si elle appartenait à sa famille mais il y avait une locataire qui y vivait d'habitude. Il y avait plusieurs vieilles chaumières sur le domaine. On appelait ça « logement lié » où vivaient des employés du domaine comme

ses parents. Miss Shirley était un peu différente. Elle ne travaillait pas pour la famille des propriétaires de l'endroit, elle en faisait partie. Elle était une cousine ou une sœur de l'un d'entre eux. Elle était une vieille fille âgée qui vivait seule et on l'avait envoyée « faire des courses » pour l'après-midi ce qui était arrangeant. C'est ce que faisait la vieille dame, empruntant le salon des gens quand il disposait d'une belle vue ou tout simplement pour changer quand elle s'ennuyait. Comme si elle jouait avec une maison de poupée grande nature.

Le soleil brillait à l'extérieur mais cela n'empêchait pas d'avoir un feu dans la cheminée. Les meubles étaient très anciens, sombres et très bien polis. Il y avait plein de tableaux sur les murs, une grande horloge de grand-père dans un coin et des rideaux à motifs floraux aux fenêtres. L'endroit était très confortable et il savait que c'était un de ses endroits favoris. Il était allé avec elle dans trois autres endroits, le Salon de Musique dans le manoir, le Pavillon de bois à côté des courts de tennis et la terrasse qui dominait le parc quand le temps était au chaud. Le goûter était toujours le même, pot de thé en argent, pichet et sucrier, tasses en porcelaine et soucoupes, crème, gâteaux ou scones avec de la confiture ou du miel. L'endroit dépendait du moment de l'année ou de son état d'esprit du moment.

« Quand on aura fini on ira donner aux oies ce qui reste de nos scones ». Il n'aimait guère les oies. Elles l'effrayaient avec leurs cris stridents, leurs ailes qui battaient si fort et leurs becs orange si pointus. Elle semblait savoir s'y prendre avec les oies. Elles ne piquaient pas ses vieilles mains toutes maigres, c'est celles du garçon qu'elles attaquaient quand il essayait de les nourrir. Peut-être parce que les siennes descendaient plus bas, plus près du sol ou peut-être parce qu'elles étaient plus appétissantes avec ces bouts de scones et le miel coincé entre ses doigts. « Ça te ferait plaisir ? ». Il mentit et dit que oui, ça lui ferait plaisir. Mais il n'y avait plus de bout de scones quand ils eurent fini leur goûter et il espérait que qu'elle aurait oublié toute cette affaire d'oies.

Elle essuya les miettes sur sa bouche avec une serviette et se pencha pour se saisir de sa canne qui était posée bien droite contre la chaise du gamin. Il se leva et la lui passa. « Oh, tu es un bon garçon. Merci. Tu m'aides tellement. Ce que j'aime les thés qu'on prend ensemble ».

Quand elle s'est levée son chapeau avec son voile noir glissa un peu vers l'avant et elle l'ajusta avec sa main libre avant de prendre celle du gamin. Son long manteau voltigeait autour d'elle alors qu'elle tapotait le parquet avec sa canne pour se diriger vers le dehors. Il ne pouvait pas vraiment voir ses jambes ni son corps mais seulement cette forme noire ondoyante qui bougeait si lentement. Elle était toujours en noir. Il ne l'avait jamais vue porter une autre couleur. « Viens donc ! ».

Elle lui semblait très grande bien que son dos fût courbé et qu'elle ne pouvait se mettre droit. Elle était très vieille. Il ne savait pas exactement son âge mais son visage avait de profondes rides sous son voile et il pouvait voir plein de veines bleues sur ses mains. Il ne savait pas comment on pouvait être aussi vieux et rester en vie. Sa grand-mère lui avait dit qu'elle était même plus vieille qu'elle. Mais elle était différente des autres vieilles personnes. Peut-être c'était ces longs manteaux et robes qu'elle mettait ou le bizarre maillage qui couvrait son visage. Et cette drôle de voix croassante qu'elle avait comme si elle essayait en permanence de chanter sans vraiment y arriver tout à fait. Il ne connaissait personne comme elle.

Il serra bien fort sa main. Elle lui parut froide et on sentait bien ses os. Il marchait devant elle, la guidant pour descendre les escaliers de la chaumière et sortir sur le chemin de gravier. Puis elle le dépassa quelque peu alors qu'ils tournaient le coin et montaient vers la porte de la cuisine à l'arrière de la grande maison. Elle leva sa canne vers la cuisine en disant : « va à la cuisine et dis "pourrais-je avoir s'il vous plaît du pain pour les oies ?" et dis à Maria que je veux la voir. »

Elle n'avait pas oublié les oies. Il était coincé. Il alla à la cuisine où Maria préparait le dîner. Elle lui donna quelques croûtes de pain dans un sac de papier et sortit pour voir ce que voulait la vieille dame. Elle lui demanda de ranger leurs affaires du thé dans la chaumière et que tout y soit propre pour le retour de Miss Shirley.

Main dans la main, ils continuèrent leur chemin pour arriver à l'enclos. Alors qu'ils s'approchaient, il pouvait entendre les oies qui devenaient de plus en plus bruyantes et poussa une petite plainte. Il pouvait les voir qui poussaient leur tête à travers les barreaux de la grille en bois. Il semblait qu'il y en avait des centaines à se battre pour l'attraper. Il cacha son visage dans le manteau de la dame et poussa une petite plainte. « N'aies pas peur mon chéri. Elles ne te feront pas de mal. Elles veulent leur thé, leur goûter. On a eu le nôtre maintenant c'est leur tour. Viens et prends un peu de ce pain. Mets ta main bien à plat. Tu vois, comme ça ».

Il sortit doucement de derrière elle et prit un peu de pain dans le sac en papier. Les bouches grandes ouvertes étaient au niveau de son nez et leurs cris de sirènes étaient assourdissants. Il pouvait voir le fond de leur gorge. Il tendit sa main vers les oies. « C'est ça. La main bien à plat. Elles ne te mordront pas. » Mais, alors qu'il étendait lentement la main vers elles, serrant fermement le manteau de la dame avec son autre main, il sut qu'à la seconde leurs becs tranchants allaient se refermer d'un coup sur ses doigts. Il ferma les yeux et retint sa respiration.

Nous avons lu, vu et retenu...

Littérature



UNE VIE NOIRE ET BLANCHE

Isabelle BOIS-CRAS

Éditions Maïa, 219 pages, 2022, 21,00 €

Juxtaposant deux univers à travers la vie d'une famille d'expatriés, normands, bourgeois, plutôt aisés, vivant et travaillant en Afrique, alors que s'entame le processus de décolonisation, ce roman développe, sous forme épistolaire, l'évolution de l'Afrique et des Français qui y vivent. Si la première génération reste résolument européenne, marquée par une forte culture catholique et un sens profond de la famille et de l'enracinement, qu'en sera-t-il de leurs enfants, nés et élevés en Afrique ? Jusqu'où peuvent-ils s'assimiler à ce continent ? En suivant l'agrandissement de sa famille, en évoquant parfaitement l'ambiance de la Normandie ainsi que la vision que ses proches ont de l'Afrique, l'auteure nous invite à poser de nombreuses questions sur l'identité et l'appartenance, et les bouleversements du colonialisme qui continuent à nous perturber.

B.L-F



LES OMBRES DE MIRAMAR

Gérard POTEAU

Éditions Les Falaises, 286 pages, 2022, 18,00 €

Les ombres de Miramar de Gérard Poteau est l'œuvre d'un romancier de l'histoire, autour de Maximilien I^{er} et Charlotte son épouse, à qui on confie le Mexique, un empire dont ils ont la charge ni désirée, ni méritée. Le récit, très proche des émotions des protagonistes, est excellemment documenté par les lettres, péripéties, accidents de la vie quotidienne. Les accords et les différends entre les époux, leurs rapports avec les groupes sociaux sur la toile de fond d'un paysage sauvage et d'un climat tropical, tout cela nous plonge dans l'ambiance d'un film à grand spectacle, alimenté par la folie du luxe, où les problèmes personnels prennent le pas sur les urgences politiques. La

progression vers le dénouement (connu) est constante : les nouveaux souverains n'arriveront ni à se faire aimer, ni à s'imposer, ni même à mener une vie de couple face à l'adversité. L'ouvrage a été couronné par le Prix Maurois de notre société.

B.L-F



VIVE LE PROGRÈS... OU PAS ?

Éric NAVET

Éditions Maïa, 260 pages, 2024, 23,00 €

Il vous faut lire cet ouvrage, car il est multidimensionnel, et vous en trouverez peu dans cette veine. Il parle de civilisations, de notre temps, de religions, d'un ethnologue, lui, Éric. Ce qui séduit d'abord, ce sont les superpositions linguistiques, celles qui vous font sourire, qui semblent vous égarer dans le discours sérieux : les jeux de mots, les restitutions d'histoires connues en formules inventives et populaires, les projections dans le passé de développements modernes. Les liens ainsi créés sont des juxtapositions loufoques permettant une lecture du monde occidental totalement désobligeante, accusatrice et sans pitié, et à rendre le constat acceptable. Quelle remise en ques-

tion des clichés qui nous ont été enseignés et assénés sur les peuples « sauvages » et surtout sur les « bienfaits » des colons, missionnaires, ou plus souvent soldats, occidentaux et bien-pensants ! Quelle érudition au service de ces preuves irréfutables ! Au fil des démonstrations l'auteur glisse en partage ses convictions et sa philosophie. Un ethnologue indépendant ? Oui, mais pas tout seul. Nous le suivons.

B.L-F



LA PETITE BONNE

Bérénice PICHAT

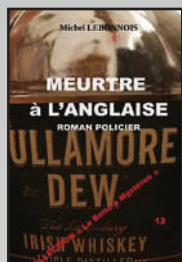
Éditions Les Avrils, 320 pages, 2024, 14,99 €

Bérénice Pichat, auteure normande du Havre : Quel talent pour évoquer le huis-clos époustoufflant ! On entre doucement dans les coulisses car la forme est inédite, une alternance de vers libres à droite, de vers libres à gauche et de prose... mais on quitte très vite nos réticences, emportés par le récit souvent haletant. On ne connaît pas le prénom de la « petite bonne » qui s'exprime en phrases courtes et mots simples en vers libres non ponctués, mais ceux de Monsieur et de Madame, Blaise et Alexandrine, qui se livrent en prose classique. Classique comme la musique que Blaise Daniel ne

peut plus qu'entendre sur son gramophone, lui qui était excellent pianiste et rêvait d'être un grand concertiste. C'était avant l'horreur. C'était avant la guerre, avant d'être ce rescapé mutilé de la Somme en 1916 : gueule cassée qui fait peur, amputé de ses mains et de ses jambes, qui passe ses journées sur son fauteuil et regarde sans s'y intéresser la rue par la fenêtre. Il voudrait libérer son épouse de ses sacrifices et de ce dévouement depuis vingt ans, lourds pour l'un et pour l'autre. Il voudrait en finir et cherche quelqu'un qui accepterait d'appuyer sur la détente de son revolver. Alors il persuade Alexandrine de partir deux jours chez son amie à la campagne. La petite bonne saura bien s'occuper de lui, il le sent, car elle n'a pas peur de regarder son visage. L'essentiel de cette histoire est dans ce face-à-face déchirant entre la bonne devenue aide-soignante et cet homme désespéré. C'est beau, surprenant, haletant, sublime parfois. Il y a la vérité des corps omniprésents, la culpabilité esquissée dans une pipe brisée, les inégalités sociales des années 1930, un final stupéfiant mais qu'on pourrait deviner dès les premiers vers... J'avoue que je l'ai relu aussitôt terminé ! C'est pour moi le meilleur livre de 2024.

J.C.

...Nous avons lu, vu et retenu



MEURTRE À L'ANGLAISE

Michel LEBONNOIS

Les Cahiers du Cotentin, 132 pages, 2024, 9,00 €.

Cette histoire, qui se déroule en partie dans le Cotentin que nous aimons, en partie en Angleterre - dont l'auteur a une connaissance surprenante - est rondement menée : surprises, *ritardandi*, suspense qui alimentent à la manière d'un puzzle une structure classique, avec des policiers non caricaturés, une histoire d'amour non envahissante, une chaîne d'événements et de références pleine de véracité. Le désordre créé dans un lieu paisible par un crime s'efface grâce à la recherche patiente d'une enquêtrice impertinente qui sait ruser avec la police anglaise, touche d'humour bienvenue dans ce monde où c'est le principe de sérieux qui domine.

B.L.F.

Vu

GUSTAVE CAILLEBOTTE ET GUY DE MAUPASSANT :

peindre et dépeindre son époque.

La lecture d'un ouvrage intitulé *Maupassant et l'univers de Caillebotte* de Dominique Bussillet (Éditions Cahiers du temps, Cabourg, 111 pages, 2010 et 2024, 16 €) a été la bienvenue peu avant une visite à l'exposition du musée d'Orsay consacrée au peintre Gustave Caillebotte (8 octobre 2024 - 19 janvier 2025).

Elle a permis de parcourir les différentes salles en jouant au rapprochement avec certains romans de Guy de Maupassant, tant l'atmosphère de leur travail est similaire. En apparence, cela peut paraître logique puisque les deux hommes sont nés à la même époque (1848 pour Gustave et 1850 pour Guy), sont d'ascendance normande et ont vécu tous deux dans le milieu bourgeois de cette deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Mais il existe des peintres qui n'ont pas observé comme Gustave avec autant d'acuité ses semblables (l'exposition avait d'ailleurs pour titre : **Peindre les hommes**) ni des auteurs qui n'ont pas su décrire de manière aussi réaliste autant les « petites gens » que les hommes (et femmes) plus aisés. Certains tableaux font réellement écho.



23

On peut prendre comme exemple *Rues à Paris, temps de pluie* (1877) où on voit notamment un couple sous un parapluie. Il revient alors en mémoire que l'auteure compare ce tableau au récit de Maupassant s'intitulant

Le parapluie : Monsieur Oreille doit arborer pendant deux ans un parapluie rapiécé car Mme Oreille est très avare ! Quand il exige l'achat d'un nouveau parapluie, « elle en prit un, de huit francs cinquante, article de réclame d'un grand magasin ». Ce couple sur la toile, c'est peut-être Monsieur et Madame Oreille se promenant sous le fameux parapluie ?

Quelques salles plus loin est présentée une toile sur le thème du canotage *Périssoires sur l'Yerres* (1878). Maupassant dans *Mouche*, rappelle l'auteure, exprime ainsi le souvenir d'un canotier (page 74) : « Nous n'avions souci de rien, que de nous amuser et de ramer, car l'aviron pour nous, sauf pour un, était un culte ». Les canotiers de Caillebotte ont l'air heureux de ramer effectivement sans plus penser à rien d'autre !

Je me plais à penser que le tableau *Chemin montant*, peint en Normandie et exposé dans la dernière salle, représente Jeanne et Julien (*Une vie* - Guy de Maupassant)...



Pierre MABILLE, THÉRÈSE DE LISIEUX,

Un livre pionnier et sulfureux

Pierre Mabile (1904-1952) fut un véritable encyclopédiste : médecin universitaire et chercheur de haute volée, chirurgien et gynécologue, il fut aussi philosophe, psychologue, critique d'art, à la fois surréaliste et hermétiste. Son ouvrage de 93 pages, *Thérèse de Lisieux* (éd. José Corti, 1937, 93 pages) est publié quarante ans après la mort de tuberculose de Thérèse en 1897.

Vingt-six ans après, fait exceptionnel, elle est béatifiée puis, encore plus étonnant, canonisée trois ans plus tard en 1925. Avec dans la même séquence la canonisation de Jeanne d'Arc, c'est un message de rapprochement avec la France que fait la Papauté.

La thèse du livre qui s'appuie sur les écrits de Thérèse c'est de mettre en avant une approche médicale, insistant sur la pathologie devenue morbidité. S'y ajoute un regard sociologique, montrant la construction du personnage par l'institution religieuse et par la pression du milieu social, s'imposant comme normalité. Le livre connu au moins deux rééditions, en 1978 au Sagittaire puis en 1996 chez Alia. En voici quelques extraits.

« L'adhésion du grand public (à Thérèse, note de VF) est un témoignage qu'il y a là un symbole de valeur générale et non une histoire curieuse ou très personnelle à un individu.

Je ferai remarquer à ce propos qu'un être ne devient un mythe que dans la mesure où il incarne des désirs collectifs et des puissances émotives sociales (...) »

Le père de Thérèse « habite Alençon, une de ces villes de province où la petite bourgeoisie cléricale et conservatrice possède un climat très favorable à une douce survie. On y est équidistant des chaleurs fiévreuses d'un Midi remuant et des longs courants de violences sourdes du Nord. Ville bien sage, en vérité, où les familles prospèrent sans atteindre jamais la fortune éclatante ni avoir à craindre les retours brutaux de la spéculation. Les fades déjeuners dominicaux précèdent de lentes promenades à pas mesurés le long des cours ombragés. »

« Thérèse, comme tant d'autres êtres voués à une destruction rapide, sait d'emblée que sa durée sera brève. Elle sent le caractère inéluctable de l'implacable mécanisme qui la mène (...) Beaucoup gémissent ou se révoltent contre l'amer destin. Thérèse est soumise. Elle accepte. Bien plus, elle souhaite d'en finir et en arrive à précipiter autant que possible l'heure du dénouement.

Mais ce n'est pas seulement sur la durée qu'elle est renseignée. Elle a la conscience de la valeur de son aventure.

Elle sait très vite qu'elle veut être religieuse, devenir une sainte. Et pour y arriver, elle inventera une voie nouvelle : l'exploitation de l'amour. (...) Dans les écrits de Thérèse, on ne saurait trouver une seule page où les choses, les êtres ne soient abaissés, condamnés pour pouvoir exalter la béatitude céleste et les rêves d'après la mort. Non seulement le monde extérieur est ainsi vilipendé mais encore tout le domaine de l'intelligence, du savoir, de la connaissance se trouve honni. (...) La foi chrétienne s'adresse maintenant au cœur. Elle se fait amour, se localise dans la sphère affective. Elle n'essaye plus de prouver par le raisonnement, ni par l'exégèse, elle veut toucher. Elle hypertrophie donc volontairement chez l'individu toutes les facultés de rêves et d'imagination, toutes nos tendances sentimentales, en les codifiant et en les enfermant dans des représentations mythiques définies. (...) Exaltation à forme d'amour (contact par le cœur avec Jésus). » (...)

Les Lettres Normandes

Revue trimestrielle
de la Société des Écrivains Normands
fondée en 1923
Association loi de 1901

Ancien Président (†)
Claude LE ROY

Conseil d'administration 2025 :
Présidente : Bernadette LAVAL-FISERA
Trésorier : David HANLEY
Secrétaire : Bernard GUILLOIS

Vice-présidents délégués :
Calvados : Colette DESCHAMPS
Manche : Vladimir FISERA
Orne : Michel DELAUNAY
Seine-Maritime : Joël TANGUY

Rédactrice adjointe :
Nathalie JAUSSAUD-OBITZ

Membres du bureau :
Edith SERAIS (†) - Éric NAVET

Association régie par la loi de 1901

Elle a pour but de regrouper les écrivains ayant des origines normandes ou ayant pris notre province comme terre d'adoption, d'organiser toutes manifestations propres à servir les lettres normandes et plus généralement la culture et la langue française. Elle édite une revue trimestrielle.

Elle comprend des Membres d'Honneur, des Sociétaires ainsi que des Membres adhérents ou sympathisants.

Pour devenir sociétaire il faut avoir publié au moins deux ouvrages et être agréé par un comité de lecture.

Elle organise chaque année diverses manifestations tenues par rotation dans l'un des cinq départements de Normandie : Assemblée générale en octobre, conférences, salons du livre, animations.

Enfin elle décerne tous les ans plusieurs prix par concours :

Les Prix :

Grand Prix Flaubert
des Écrivains Normands (fiction).
et
André Maurois (histoire);
en alternance.

Prix Bagnoles-de-l'Orne de la Nouvelle.

Poésie :
Prix Louis Bouilhet (sur manuscrit).
Prix Corneille (ouvrage publié).

3^e Salon du Livre des Écrivains Normands Grandval-Caligny à Valognes (50) - Samedi 12 avril 2025 - 14h/18h



Le 3^e Salon des livres consacrés aux animaux se déroulera le 12 avril à Grandval-Caligny

Nous recherchons des autrices et des auteurs, poètes, romanciers, historiens, essayistes, photographes, dessinatrices et dessinateurs... qui auraient à cœur de participer à ce salon du livre dont les protagonistes et la thématique seront les animaux.

Toute personne intéressée par ce sujet est priée de se faire connaître sans tarder. Parlez-en autour de vous et donnez l'adresse mail pour les inscriptions. - laval.fisera@gmail.com

À l'occasion de ce salon nous renouvelons un concours de mini nouvelles : règlement complet sur le site et sur Facebook.

